



Prix Littéraire Notre Dame de Sion

L'écrivain Şebnem İşigüzel,
lauréate de l'année 2015 pour
son roman Venüs

Les enjeux des élections législatives du 7 juin

Rencontre avec Soli Özel

(lire la suite page 3)



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Retrouvez les chroniques de **Valérie Sanchez** et **Ertuğrul Ünlüsü** sur notre site internet.



alaturque@gmail.com

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 122, Mai 2015

Aujourd'hui la Turquie fête ses dix ans



Le journal francophone Aujourd'hui la Turquie célébrait le 17 avril ses dix ans d'existence lors d'une réception organisée au Palais de Belgique, en présence de nombreux invités de marque. Cette soirée fut aussi l'occasion pour le Consul général de Belgique à Istanbul Henri Vantieghem de célébrer une fois de plus la francophonie, tout en mesurant l'impact et l'importance d'un journal francophone en Turquie, une sorte d'« intermédiaire » entre les cultures.



« Ce soir, nous célébrons la francophonie. Une question se pose : est-ce la Belgique qui est française ou bien la France qui a été influencée par la Belgique ? Car chacun sait que Charlemagne était originaire de Liège. S'il avait vécu à notre époque, il aurait eu un passeport belge », a-t-il plaisanté. « Avec la France, nous partageons de nombreux intérêts communs, des positions humanistes relatives aux droits individuels, mais ce soir n'est pas celui de la Belgique mais bien d'Aujourd'hui la Turquie », a ensuite ajouté le Consul général de Belgique. Interrogé plus tard dans la soirée par le journal, M. Henri Vantieghem estime que celui-ci est indispensable pour les expatriés qui ne maîtrisent pas la langue turque, mais qui sont désireux d'en apprendre davantage sur le pays.

De son côté, le Consul général de France à Istanbul, Mme Muriel Domenach, a rappelé dans son discours « la profonde diversité » qui unit l'ensemble des activités francophones partagées par le journal depuis dix ans maintenant. « La francophonie n'appartient pas seulement à la France, mais également à la Suisse, à la Belgique et aux pays du Maghreb ». « Je me félicite que d'autres que nous mettent également en œuvre la francophonie



quotidiennement », a-t-elle ensuite ajouté, avant de conclure en lançant un défi au journal, celui de développer à l'avenir sa diffusion dans les pays du Maghreb.



Dans son discours, Murat Yalçıntaş, ancien président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, a illustré en quelques mots l'histoire du mensuel francophone par une phrase d'Antoine de Saint-Exupéry : « Faites que votre rêve devore votre vie, avant que la vie ne devore votre rêve » après avoir remercié chaleureusement le travail de son fondateur Hüseyin Latif et de toute son équipe.

(lire la suite page 6)



Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

Les petites notes...

Le 17 avril dernier, le 10e anniversaire de notre journal a été célébré au Palais de Belgique à Istanbul en présence de nombreux invités. M. Henri Vantieghem, le Consul général de Belgique à Istanbul ; Mme Muriel Domenach, le Consul général de France à Istanbul et M. Murat Yalçıntaş, l'ancien président de la chambre de commerce d'Istanbul, ont souligné dans leur discours l'importance d'un journal francophone dans un pays non-francophone.

(lire la suite page 5)

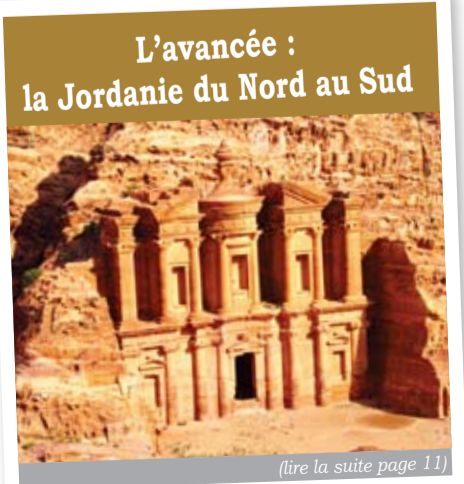
OPUSAMADEUS
Oda Müziği Festivali
4^e édition du Festival international
de musique de chambre
Opus Amadeus du 14 avril au 26 mai

Retour sur...

« La Turquie, le premier pays
d'accueil des réfugiés au monde »,
l'édito de Mireille Sadège, P. 2

Dollar fort : quelles conséquences ?
Sara Ben Lahbib, P. 9

Loi Renseignement : un patriot
act à la française ?, Tribune
d'Ozan Akyürek, P. 4



L'avancée :
la Jordanie du Nord au Sud

(lire la suite page 11)

Portrait de Selina Doğan Özuzun, candidate en tête de la liste du CHP à Istanbul

Selina Doğan Özuzun, avocate d'origine arménienne, est candidate aux élections législatives. Elle se présente sous la bannière du CHP, le Parti républicain du peuple, social-démocrate. Rencontre avec cette candidate désireuse de donner au parti « un nouveau souffle », et qui s'intéresse de près à la question du droit des femmes en Turquie.

Selina Doğan, parlez-nous de vous, de votre parcours.

J'ai effectué mes études dans une école arménienne d'Istanbul où je suis née, et j'ai poursuivi mes études dans un lycée français. Ensuite, je me suis tournée vers des études de droit et je me suis spécialisée sur la question des droits de l'Homme. J'ai participé à des séminaires au sein du Conseil de L'Europe au sujet d'organisations non gouvernementales. J'ai toujours été très active sur les questions sociales et culturelles. Je me suis portée volontaire pour créer des projets au sein de la communauté arménienne. Depuis quatorze ans, je suis avocate spécialisée dans le domaine de l'entreprise.

Qu'est-ce qui vous a motivée à vous lancer dans la politique et surtout, à vous présenter au sein du CHP ?

J'ai été élevée dans une famille sociale-démocrate. Mon père fait partie depuis trente ans du CHP. Déjà, lorsque vous êtes né dans une famille arménienne en Turquie, c'est impossible d'échapper à la politique. Le CHP avait déjà déclaré qu'il pensait désigner un candidat appartenant à la communauté arménienne de Turquie. Il tenait aussi à ce que ce soit une femme. Je me suis donc dit qu'il y avait bien là une volonté de transformation et de changement au sein du parti. Ils ont lancé un appel historique. J'ai voulu faire partie de ce changement et de cette évolution en me présentant. Même si le CHP est souvent critiqué pour ses

politiques « unitaires », kémalistes et patriotes, il est en même temps en voie de toucher une part de la société d'une manière plus incisive.

En tant que femme et politicienne, quelles actions pourraient selon vous améliorer la condition de la femme en Turquie ?



Nous devons encourager la présence des femmes sur le marché du travail en général. Notamment au sein de l'Assemblée nationale, en ce qui concerne le pouvoir administratif et juridique. Il faudrait aussi améliorer les conditions du congé maternel de manière à encourager les femmes à reprendre leur travail. Il ne faut pas sous-estimer le rôle de la femme dans les médias. Aujourd'hui, les femmes sont considérablement visibles dans les médias mais pas assez présentes dans les postes de direction qui peuvent faire

évoluer l'opinion publique. D'autre part, je pense qu'il faudrait augmenter les effectifs de femmes au sein des autorités judiciaires et administratives qui veillent à la garantie de nos libertés.

Quels sont les enjeux des prochaines élections qui auront lieu le 7 juin prochain, notamment pour le CHP ?

Comme je viens de le préciser, le CHP a fait souffler un vent nouveau en intégrant les représentants des différents groupes de la société dans ses listes de candidature et en organisant les primaires au sein du parti. De plus, les femmes et les jeunes amèneront un nouveau souffle au parti. Ils constituent à eux seuls un dynamisme, une nouvelle approche qu'il faut accueillir et apprécier. Donc je pense que le CHP devrait gagner de nouveaux électeurs.

Vous êtes d'origine arménienne, si vous êtes élue, pensez-vous apporter des changements sur la question des minorités en Turquie ?

Il faut distinguer le parti au pouvoir et le parti d'opposition. Lorsque l'on est au pouvoir, on a sans doute plus de possibilités. Mais dans tous les cas, j'utiliserai les instruments parlementaires pour rendre plus visibles toutes les minorités, et pas seulement les Arméniens. Mais il ne faut pas réduire ce problème à ma seule personnalité politique, car il s'agit d'une question importante en Turquie, une question qui concerne tout le monde.

* Propos recueillis par Aurore Cros



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

La Turquie, le premier pays d'accueil des réfugiés au monde

En octobre 2013, la catastrophe de Lampedusa avait marqué les esprits avec 366 victimes ; le 12 avril dernier, un nouveau naufrage a fait 400 victimes, et le 21 avril, un triste record a été battu avec un nombre de victimes avoisinant 900. D'après le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR) le nombre de naufragés clandestins ayant péri dans la mer depuis le début de 2015 est de 1600 ; en avril 2014 il était de 56. Une progression fulgurante bien triste. Les coupables sont d'abord les passeurs, que les Italiens qualifient d'« esclavagistes », et que le président Hollande définit en tant que « terroristes ». Un marché juteux, car d'après les passagers clandestins, le prix de la traversée varierait de « 677 euros à 6500 euros ». Vient ensuite l'Europe, critiquée d'une part pour son programme de sauvetage en mer, et d'autre part pour sa politique migratoire. Ainsi, la mission de surveillance « Triton », qui a remplacé l'opération italienne de sauvetage en mer « Mare nostrum », est jugée inférieure à cette dernière même après l'augmentation de l'assistance fournie qui vient d'être décidée par la Commission le 23 avril dernier. Par ailleurs, les politiques de fermeture des frontières et les attributions de visas au compte-gouttes appliquées par l'Europe sont qualifiées de « mortelles et inefficaces » car elles ne contribueraient qu'à une augmentation de « la clandestinité ». Et enfin, le chaos qui règne en Libye, devenue « une plaque tournante de l'émigration africaine » après la chute de Kadhafi. François Hollande reconnaît que l'Europe est responsable de cette situation, critiquant ainsi l'intervention menée par Sarkozy et ses alliés en Libye. Face à ces naufrages à répétition en Méditerranée, les dirigeants européens se démarquent d'abord par leur manque de solidarité, laissant à la Grèce et à l'Italie la charge de gérer les migrants clandestins, et ensuite, par leur manque de courage politique. Ainsi, pour ne pas perdre leurs électeurs et sous la pression des mouvements populistes, ils prônent juste la fermeture des frontières. L'UE est-elle envahie par les migrants clandestins ? Pour Philippe Leclerc, le représentant de la France auprès de HCR, « seuls 15% des réfugiés dans le monde viennent dans le bloc constitué par l'Europe, les États-Unis, le Canada et l'Australie ». Ainsi, la grande majorité de ceux qui fuient la guerre et la famine se réfugient dans des pays voisins. Comparées à la migration Sud-Nord, « les migrations Sud-Sud sont très importantes ». Toujours selon Philippe Leclerc, « Le premier pays d'accueil des réfugiés au monde est désormais la Turquie ». Plus de deux millions de réfugiés syriens en Turquie alors que la France en a accueilli 1000 et a attribué 500 visas. On peut donc relativiser le risque d'une invasion de l'UE par les réfugiés et attendre que cette dernière cesse de tergiverser pour lutter efficacement contre ces naufrages à répétitions.

Elections législatives : la menace d'une « Constitution AKP » soude l'opposition

À un peu plus d'un mois des élections parlementaires du 7 juin, l'ensemble du monde politique turc est en pleine effervescence. Pour le parti au pouvoir (AKP) comme pour les trois principaux partis d'opposition ce scrutin prend des allures de rendez-vous avec l'Histoire.

Des élections historiques



Pour le politologue **Aydin Cingi**, ces élections parlementaires relèvent « d'une importance capitale » car, cette fois-ci, « il ne s'agit pas simplement d'élire un parlement mais de déterminer le régime du pays pour les années à venir ». Il y a donc un « intérêt national de l'opposition qui prime sur les querelles partisans » : empêcher l'AKP de modifier la Constitution dans le but de faire basculer le pays dans un système présidentiel sans contre-pouvoirs. Pour ce faire, l'AKP - qui n'a pas voulu répondre à nos questions - aura besoin des deux tiers des sièges.

L'arithmétique parlementaire étant ce qu'elle est, la tâche déjà ardue du parti au pouvoir deviendra mathématiquement impossible si le HDP (Parti démocratique des peuples), une formation principalement pro-Kurdes mais rassemblant également féministes, écologistes, LGBT et minorités ethniques, venait à faire son

entrée au Parlement national. Obstacle non négligeable : la loi de barrage qui limite l'accès à l'Assemblée aux seuls partis remportant plus de 10% des voix.

Dès lors, une sorte d'union sacrée semble s'être tacitement installée autour des trois principaux partis d'oppositions : les kémalistes laïcs du CHP (Parti républicain du peuple), les nationalistes du MHP (Parti d'action nationaliste), et le HDP. « Si le HDP passe le barrage des 10%, ils obtiendront autour de 60 parlementaires. On en prévoit entre 120 et 130 pour le CHP et le MHP gagnerait des sièges. Ainsi, l'AKP disposerait "seulement" de la majorité absolue. C'est pourquoi même des électeurs chevronnés du MHP pensent à voter HDP », illustre M. Cingi.



Tête de liste du CHP à Izmir, **Zeynep Altıok**, pour qui ces élections représentent un « carrefour », résume parfaitement la situation : « C'est certainement important que le HDP franchisse le barrage pour deux rai-

sons : l'égalité représentation des différents peuples, et la fin d'un seul pouvoir qui définit tout ». « Les votes "stratégiques" d'électeurs CHP pour le HDP seront assez marginaux et le HDP bénéficiera surtout du vote des Kurdes », nuance-t-elle cependant.



Une prédiction que partage en partie **Ayşe Erdem**, coprésidente de l'organisation stambouliote du HDP : « De nombreux Kurdes votaient pour l'AKP mais, en octobre dernier, le jour où Erdoğan a dit que Kobané allait tomber, il nous a fait une bonne campagne. » Cette ancienne du lycée français Notre dame de Sion, qui a observé une évolution notable des mentalités concernant sa formation politique, espère tout de même qu'un certain nombre d'électeurs traditionnels du CHP « voteront, pour une fois dans leur vie, pour le HDP dans les métropoles comme Izmir, Istanbul et Ankara. »

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

* Alexandre De Grauwe-Joignon

Soli Özel : « le résultat des élections législatives du 7 juin nous dira sous quel régime nous allons vivre »

À un mois des prochaines élections turques et alors que les négociations entre l'Iran et les grandes puissances n'ont jamais été aussi proches d'aboutir à un accord, le contexte politique actuel, tant national qu'international, est particulièrement riche. Nous sommes allées à la rencontre du professeur Soli Özel dans son bureau de l'université de Kadir Has. Ce politologue et spécialiste des relations internationales décrypte pour nous les enjeux des parlementaires, l'état de la politique étrangère turque, ou encore les possibles retombées d'une véritable normalisation iranienne.

Dans quel contexte s'inscrivent les prochaines élections législatives ?

Avec les élections parlementaires, nous choisissons habituellement ceux qui vont nous gouverner. Mais ces élections-là sont encore plus importantes que d'habitude parce que le résultat nous dira sous quel régime nous allons vivre. Pour moi, ces élections sont le cinquième et dernier arrêt d'une route qui a commencé en 2010. Le référendum modifiant les 26 articles de la Constitution turque était le premier arrêt de M. Erdoğan, le deuxième étant les élections législatives de 2011 où l'AKP a remporté 50% des voix. Le troisième stop était les municipales qui sont arrivées après les événements de Gezi et les scandales de corruption de décembre 2013. Et puis il y a eu les présidentielles où l'AKP a remporté 52% des voix. À chaque fois, les élections deviennent de moins en moins équitables. Celles du 7 juin seront donc le cinquième arrêt.

Quels sont les principaux enjeux ?

Si l'AKP obtient 330 députés au parlement, ils pourront réécrire la Constitution et il y aura un référendum. Mais si nous avons quatre partis au parlement, l'AKP ne pourra pas faire ce qu'il souhaite. Je désire un parlement composé de quatre partis, pas seulement pour éviter un système présidentiel sans aucun freins et contrepoids mais aussi, ce qui pour moi est encore plus important, pour voir le mouvement politique kurde passer le cap des 10% ce qui, à mon avis, va consolider le processus de légitimation du parti issu du mouvement nationaliste kurde. Si le mouvement nationaliste kurde, en tant que parti, réussit à se présenter au Parlement turc, ça va vraiment élargir leur légitimité et l'espace qu'ils peuvent conduire pour faire de la politique. Pour moi ce sont les deux enjeux de ces élections.

L'AKP n'a jamais perdu depuis son arrivée au pouvoir. Comment l'expliquez-vous ?

On peut aimer Erdoğan ou pas mais ce qui est indiscutable, à mon avis, est qu'il l'un des plus grands hommes politiques de sa génération.

Pourtant pas mal de sondages donnent l'AKP en baisse. Pourraient-ils perdre cette fois-ci ?

Aux dernières élections municipales le parti avait fait 44%. Pour les élections du 7 juin on parle de 42 à 44% pour l'AKP, ce qui est le double de ce que le CHP ose espérer. L'AKP a réussi à construire une nouvelle politique dans ce pays ou, comme on dit dans la science politique américaine, un *realignment* des forces politiques. Mais quand même, si les forces politiques ont le moindre sens dans ce pays, ça devrait baisser. L'AKP s'est transformé ; au début le parti était une grande coalition mais il est de plus en plus devenu un parti de leader. Aujourd'hui, c'est le parti d'un homme : Erdoğan. Un parti qui est très militant, agile, et agressif si quelque chose le gêne. Mais ce n'est pas un parti où le système démocratique marche.



Et le CHP ?

Le CHP est comme les autres partis fondateurs qui ont tout perdu à l'instar du Mapaï en Israël ou du Congress Party en Inde. Le CHP n'a pas pu se réinventer. Cette fois-ci ils ont fait quelque chose de bien : ils ont eu des primaires.

Oui d'ailleurs l'organisation de ces primaires, ainsi que la présence de nombreux jeunes, de femmes et de personnes issues des minorités sur leurs listes électorales, est-ce pour vous le signe d'un vrai renouveau ou bien une stratégie de séduction politique ?

Écoutez, ils n'osaient même pas penser à une stratégie de séduction donc s'ils peuvent ne serait-ce qu'en conduire une, c'est déjà quelque chose. Il paraît qu'il y a maintenant un peu d'enthousiasme et d'énergie, et c'est les primaires à mon avis qui ont beaucoup aidé. Mais je ne sais pas si tous les choix de contingent de M. Kılıçdaroğlu marchent très bien. Il s'est aliéné des tas de gens et a éliminé au moins deux personnages (Umut Oran et Hurşit Güneş) qui pourraient présenter un défi s'il ne réussit pas. On va voir. Je ne crois pas que le CHP sera capable de faire plus de 28%

Pour parler assez vite du MHP, quelle est leur ambition pour ces élections ?

Aux élections de 2011, on ne savait pas s'ils pourraient obtenir plus de 10% et on disait que des électeurs du CHP avaient voté exprès pour le MHP pour qu'il ne passe pas en dessous du barrage de 10%. Maintenant on parle d'un MHP qui peut faire 16-17-18%. Les votes des déçus de l'AKP sont en train de passer au MHP. C'est le corps nationaliste. Je ne suis pas sûr, parce que je n'ai pas lu d'analyses, si c'est à cause du soi-disant processus de paix avec les Kurdes ou bien à cause d'une mondialisation assez rapide qui est en train de détruire les modes de vies dans ce pays, surtout en Anatolie.

Ces voix perdues par l'AKP ne pourraient-elles pas aussi profiter au HDP ?

La moitié des Kurdes avait jusqu'à présent voté pour l'AKP de manière décisive et systématique. Si le HDP veut passer le barrage de 10%, ils ont besoin des Kurdes qui votent AKP et naturellement des Turcs, surtout à l'Ouest du pays, qui voteraient stratégiquement.

Passons maintenant à la politique extérieure. Pour de nombreux analystes les printemps arabes ont aussi exposé les limites de la politique régionale d'Ankara. Qu'en pensez-vous ?

Ce n'est pas entièrement la faute de la Turquie. Les circonstances ont changé de façon révolutionnaire, on ne pouvait vraiment rien faire. Mais à mon avis, ils ont très mal géré les conditions post-révoltes arabes. Je crois tout d'abord qu'ils n'ont pas compris la Tunisie. Avec l'Égypte, quelque chose s'est passé et ils ont été très rapides à demander la démission de Mubarak. En Libye, ils n'ont pas vraiment su ce qu'ils devaient faire. Ils se sont alors laissés emporter par leur tradition idéologique et n'ont pas vraiment bien jugé les circonstances et le rapport des forces.

Un peu d'inexpérience internationale ?

Je suis sûr que la bureaucratie diplomatique turque les avait déjà prévenu de ce qui allait se passer mais ils n'ont pas écouté. Ils ont abattu leurs propres chances de succès. Au lieu de changer leur position, ils ont décidé de surenchérir. Un pays qui dépend de la Russie et de l'Iran pour 80% de son gaz ne peut pas vraiment agir de façon radicale en Syrie

si ces deux pays continuent à soutenir Assad de toute leur force. C'est vraiment un calcul très simple. Ils ont mal jugé. Au lieu de regarder la Syrie telle qu'elle était, ils ont vu la Syrie comme Davutoğlu voulait la voir.

Et maintenant ? Quelle position adopte le Gouvernement ?

Maintenant on a "la solitude précieuse". La Turquie est devenue pour les alliés occidentaux un pays qu'on tolère péniblement. Avec les Arabes c'est fini. Ils sont en train de changer, au moins superficiellement, au niveau du narratif, avec la visite d'Erdoğan à Téhéran. Il disait : « Chiïtes ou Sunnites je m'en fous, moi je parle des musulmans, ce qui m'embête c'est que les musulmans souffrent. Moi je ne suis pas un homme sectaire. » On va voir. Comment peut-on ne pas être un homme sectaire quand on est dans le même lit que l'Arabie saoudite ? À mon avis la Turquie n'a pas beaucoup d'options. Je crois aussi qu'elle devra, à un moment ou à un autre, améliorer ses relations avec Israël.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourd'huiaturquie.com

Propos recueillis par
Alexandre De Grauwe-Joignon



Art
of
TAV

Une approche orientée vers le service. Cette pièce de résistance aborde un voyage confortable plein de divertissements. Exposé durant les 15 dernières années, le tableau présente une expérience unique pour les visiteurs.

tavairports.com

f /TAVairports

Inspiré par l'oeuvre de Miro.

Tepe Akfen
TAV
Airports



Ali Türek

'Des langues perdues'

Une infinité de sons entendus dès le premier cri dans le monde, des musiques qu'on capte de la bouche des plus proches ; un système complexe de signes conçus par une syntaxe et une sémantique particulières, ou un grand édifice qui transmet en son sein des idées, des valeurs, voire un idéal, une conception du monde.

Je n'ai pas de définitions absolues de la langue, mais je crois en la possibilité de leur coexistence dans une seule personne. Vous l'entendez, d'une manière toute naïve, de votre mère. Vous en apprenez, également, une autre, mais d'une manière systématique, programmée. Puis une autre langue, elle devient un de ces édifices par lesquels vous devenez en quelque sorte vous-mêmes.

Je suis né en langue turque. Je l'ai écoutée des gens que j'admirais. J'ai appris l'anglais très jeune l'étudiant avec une attention minutieuse semblable à celle accordée à une équation mathématique du second degré. Quant au français, je l'ai appris assez tard et avec la même attention, mais comme une base, un fondement, d'une constitution intellectuelle.

Si l'une est aujourd'hui liée à tout ce qui relève du 'sentiment' et que l'autre reste cette page où tout est 'idée' et 'réflexion', et que parfois, à ma grande stupéfaction, elles échangent brusquement leur rôle, je les aime.

Dans un entretien radiophonique à France Culture en 1969, Albert Cohen, l'auteur de *Belle du Seigneur*, disait qu'un cœur bien né pouvait contenir

plusieurs amours - chacun absolu, entier, et non-atténué - et qu'il trouvait tout naturel d'avoir plusieurs patries dans le cœur. De ma part, je crois en la possibilité de réunir plusieurs langues dans un seul petit cœur.

Un ambitieux projet de réforme a récemment déclenché un vif débat sur l'enseignement du latin et du grec ancien dans les programmes scolaires en France.

Une dichotomie oppose alors les nécessités des temps nouveaux et leurs principes de compétitivité, de mobilité et de vitesse aux traditions ancrées depuis les Lumières, destinées à l'épanouissement de l'individu dans la subtilité de l'intellect.

La nécessité d'un changement peut être jugée nécessaire, pourtant cette solution pour un pareil changement, elle, n'a pas la force de l'inévitable.

Ces langues qualifiées à tort de 'mortes' sont tout simplement des bases fondamentales, 'vitales' sans lesquelles ni la langue d'aujourd'hui ni son riche vocabulaire, par lequel toute la production et la transmission du savoir se font, ne peuvent survivre.

J'ai la même conviction pour l'enseignement d'une autre racine en Turquie. Le seul moyen d'atteindre cette profonde synthèse, une véritable continuité dans le changement, prônée par l'œuvre de l'écrivain conservateur Ahmet Hamdi, longtemps négligé mais redécouvert avec ardeur par les modernistes turcs.

On ne peut mourir qu'une fois.

Pour que vivent les langues mortes...



Eren Paykal

La Neige ensanglantée

L'hiver fut rude cette année sur ces terres-là. La neige était comme une couverture assombrissante et une ombre obscure s'était comme abattue sur toute la contrée. Il faisait froid. Les cœurs aussi étaient disaient-on glacés.

Mais n'y avait-il pas encore de l'espoir ? Par exemple comme celui de cette jeune fille en fleurs qui allait à l'université pour étudier la psychologie. Ou bien l'espoir de ce jeune homme *puer aeternus* qui prenait tant de plaisir à jouer avec des boules de neige qu'il en avait les yeux brillants de bonheur et de joie. Ou encore l'espoir d'un procureur de la République, sérieux dans sa tâche et intègre et dont l'amitié était précieuse. Eux avaient l'espoir d'un meilleur futur, d'un monde plus égalitaire, d'un monde même plus ordinaire, où tout le monde poursuivrait son train-train quotidien avec ses bonheurs et ses peines, ses espérances et ses déceptions, ses désirs et ses défaites de tous les jours. Les gens espéraient mener une vie ordinaire, ils espéraient tous simplement vivre...

Mais il y avait aussi des monstres. Qui étaient venus de nulle part. Ou bien

étaient-ils déjà parmi nous ?

Ces monstres avaient attaqué cette jeune fille en fleurs en voulant la salir, la tuant par la suite d'une manière atroce digne de lâches. Mais ils avaient surtout tué l'espoir. L'espoir d'une jeune fille en fleurs pour un monde meilleur. Ils avaient aussi tué la jeunesse.

Un autre de ces monstres avait attaqué l'innocence, celle d'un homme heureux qui ne faisait que jouer avec des boules de neige et ses amis. La neige en fait, était symbole de pureté et de blancheur pour le commun des hommes. Mais ce monstre travesti en humain avait aussi tué la pureté et le bonheur. Quelles furent les dernières paroles de cet éternel enfant aux yeux si brillants de bonheur et de joie ? : « *Pourvu que ce soit un rêve, je ne veux pas mourir.* » Hélas ce n'était pas un rêve et les monstres existaient bel et bien. L'éternel enfant aux yeux si brillants était mort, comme un chevalier d'une époque aujourd'hui révolue, poignardé pour protéger son amie du danger.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Loi Renseignement : un patriot act à la française ?

Par opposition à ceux des autres démocraties occidentales, les renseignements français bénéficient de moyens juridiques épars, issus d'une lente sédimentation de dispositions législatives. Pour remédier à ce morcellement, le gouvernement a adopté un projet de loi relatif au renseignement le 19 mars 2015, après engagement d'une procédure accélérée. Déposé dans un contexte où la lutte contre le terrorisme est devenue une priorité majeure, ce projet de loi déchaîne les passions et suscite son lot de critiques. Mais quel est donc son contenu ?

Le vaste domaine d'intervention des services de renseignement

Parce que ce texte a pour objet d'encadrer les renseignements français, la prévention des actes terroristes ne constitue qu'une des sept justifications permettant la mise en place d'un système de surveillance. Aux termes du projet de loi, les services de renseignements pourront en effet recueillir les informations relatives à la défense et à la promotion de sept intérêts publics tels que « *l'indépendance nationale* », « *les intérêts économiques (...) majeurs de la France* », « *la prévention des atteintes à la forme républicaine des institutions* », « *la prévention du terrorisme* »,

etc. Ces finalités extrêmement larges, voire évasives, sont fustigées par certains opposants au projet de loi qui voient l'instauration « *d'une surveillance de masse* ». D'autres redoutent qu'elles ne légalisent la violation de principes fondamentaux tels que la protection du secret des médecins, des journalistes et des avocats. Jacques Toubon, défenseur des droits, a ainsi indiqué qu'« *en restant muet sur la situation de ces professions dites "à risque", le projet de loi semble contrevenir à la protection qui leur est garantie* ».

Des mesures de renseignement renforcées : « Big brother is watching you »

Dépôt de micros dans un appartement, installation de balises GPS dans un véhicule, capture en temps réel de ce qui est tapé sur clavier... Ces moyens intrusifs, justifiés dans le cadre d'opérations de police judiciaire, seront officiellement mis à disposition des services de renseignement. La loi innove cependant en légalisant le recours à un outil jusqu'à illicite : le *IMSI-catcher*, une « fausse » antenne permettant l'interception des communications téléphoniques dans un rayon de 500 mètres à 1 km.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



Myriam Saqalli

Amalgame quand tu nous tiens

En France comme en Turquie, soyons honnêtes. Nous aimons parler de politique, aussi taboue soit-elle. Oui, cela peut paraître facile d'affirmer une telle chose de but en blanc, ne faisant que souligner l'un des travers lancinants les plus anciens de notre société. Mais qui que nous soyons, la tension demeure palpable et le débat, quant à lui, n'est jamais clos. Au sein d'une actualité turque riche en enjeux nationaux et gouvernementaux divers, le torchon brûle encore et toujours entre l'AKP et tous les partis de l'opposition. Et les passions agitent les foules, une jeunesse portant haut et fort ses principes et ses convictions. En attendant les manifestations déferlant régulièrement sur Istanbul. Quelle que soit la question abordée, les Turcs réagissent, pas tous forcément de la même manière. Les dernières déclarations du pape François n'ont pas manqué d'attiser la colère de différentes sphères politiques turques, ravivant le débat sur l'imposante mémoire du passé ottoman et les conséquences de massacre arménien. Les arguments n'ont pas manqué de fuser, allant jusqu'à considérer les propos du pape comme étant impertinents du fait de ses origines sud-américaines. Il n'est ainsi pas rare de voir les politiques toucher un point sensible pour déchaîner les passions, sources d'amalgames en tous genres, perdant au passage la capacité à raisonner pour résoudre les conflits.

Aussi difficile que puisse être la comparaison, en France, la question n'en est pas moins sensible, dans une scène politique résolument instable. Les Français parlent politique aujourd'hui parce qu'ils ont besoin de réponses, parce qu'ils sont en perte de repères, de piliers identitaires, dans des partis dans lesquels ils ne se reconnaissent plus. Les 22 et 29 mars derniers, les élections départementales n'ont pas manqué de surprendre, modérant les espoirs du FN ayant obtenu tout de même 25% des voix derrière le groupe UMP-UDI-DVD, grand vainqueur avec 36% des voix. Le PS, quant à lui, n'aurait pas réussi à démentir l'hécatombe électorale qu'il subit depuis la présidence de François Hollande. Aujourd'hui, ces élections continuent à faire couler beaucoup d'encre, et les critiques fusent, ne sachant plus très bien à qui s'en prendre au milieu de tous les amalgames qui se font. Au détriment de la confiance et de l'espoir, c'est la peur qui prend le pas sur la réflexion quant à l'avenir de leur pays, un instrument dont savent jouer les orateurs politiques afin de proposer des alternatives. Est-ce un nouvel amalgame que de penser que l'on n'est plus en mesure de croire en l'animal politique aristotélicien que nous sommes par nature pour envisager l'avenir de notre société ?



Prof. Tufan Kaleli

Fervent défenseur du rayonnement de la francophonie à Bursa et au Sud de Marmara Président du Département de Chirurgie de la main Université d'Uludağ, Faculté de Médecine, Clinique de l' Orthopédie et Traumatologie

La philosophie de la main

A part la caractéristique sensitive de la main, nous pouvons en même temps penser qu'elle nous donne une facilité comme celle d'exprimer nos pensées et nos sentiments grâce à l'attitude et au geste. Avec votre main, nous pouvons exprimer notre colère ou notre tristesse. Nous pouvons dire à quelqu'un « fiche le camp », tout comme nous pouvons lui dire « viens ici ». C'est-à-dire qu'en général la main peut, en même temps, prolonger aussi la langue qui est un système de signes. Si nous le voulons, nous pouvons extérioriser notre monde intérieur en utilisant notre main à la place de la langue.

Si nous devons résumer, notre main dispose des fonctions d'organe sensitif, d'utilisation d'outils et de moyen d'expression. Et il nous faut aussi ajouter la sexualité à ces fonctions. Au stade oral et juste après avoir été sevré, l'enfant, en portant sa main à sa bouche, apprend par lui-même à prendre plaisir de son corps, c'est-à-dire

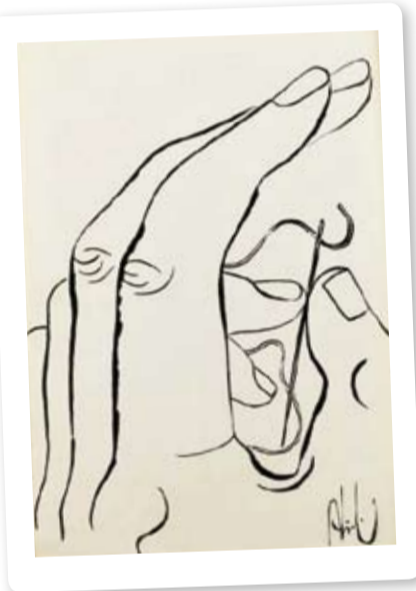
son auto-érotisme. Cette situation, qui a des effets positifs et négatifs, va d'une part lui permettre plus tard d'étreindre l'être aimé, mais aussi, au cas où il n'aurait pas trouvé de personne à aimer, de se satisfaire en rêve en se masturbant. Le côté positif en est celui du rêve, l'effort de vaincre l'absence, de trouver solution à tout ; la main crée aussi ce qui n'existe pas, ce qui est absent, et permet de gérer en quelque sorte l'inexistant.

Grâce à la main, l'homme peut non seulement atteindre les objets qui existent, mais également ceux qui n'existent pas. Ainsi, la capacité de penser la dualité de l'être et du non-être commence d'abord avec la main. Quelles sont donc les spécificités de ces objets que j'ai tenus entre mes mains peu auparavant, et qui leur ont échappé ? Penser que ces objets peuvent m'appartenir un instant et ensuite disparaître nous fait éprouver à la fois le sentiment de propriété, de possession, et à la fois le sentiment qui lui est contraire, celui de la perte, de l'inexistence, et le glissement de cette transition. Quand nous touchons quelque chose avec la main, nous avons le sentiment qu'il ne s'agit plus d'une chose quelconque, mais qu'il s'agit de quelque chose qui nous appartient. Les psychologues soulignent que dans la relation de l'enfant avec sa mère, l'attachement à la mère se développe de cette

façon ; que l'enfant en prend possession d'abord en étant tenu par sa mère, ensuite en tenant le corps de sa mère. A ce sujet, la psychanalyste Mélanie Klein a réalisé d'importantes études dans les cliniques pour enfants qu'elle a fondées en Angleterre. Elle a mis en évidence tous les détails du développement d'un enfant de sa naissance jusqu'à sa première année. Ce faisant, elle a souligné elle aussi l'importance de la main dans ce développement. Ce que nous voulons dire par là nous amène au fait que nous pouvons comprendre non seulement un sentiment mais aussi le sentiment inverse, et par

rapport à cela, aussi au fait que nous pensons de façon binaire en percevant ensemble la dualité de se faire tenir et de tenir. Quand nous sommes tenus, nous sommes passifs ; quand nous tenons, nous sommes actifs. Ainsi, les particularités qu'a notre cerveau à donner un sens comme le changement, la réciprocité, l'inversion, comparer les objets, comprendre que nous en aurons une utilisation, mais comprendre

que ces fonctions sont d'une part très différentes et d'autre part très opposées, et qu'elles sont en contradiction les unes vis-à-vis des autres, sont des fonctions que nous développons au moyen de la main. Ceci provient sans aucun doute du fait que notre main possède une fonction qui n'est pas simplement sensitive, mais qui est aussi en même temps motrice, c'est-à-dire dotée de la faculté de mouvement. Avec notre main, nous sentons, nous bougeons, avec le mouvement alternatif, nous pouvons comprendre la face et l'envers de n'importe quelle chose, ce qui nous appartient et ne nous appartient pas, et avec les gestes, nous commençons à concevoir le monde, à nous sentir et à nous installer concrètement dans le monde, à être créatifs. Notre main assure et développe notre créativité. Heidegger a émis aussi des considérations au sujet de ces fonctions de la main. Heidegger classe les objets en deux catégories : les objets sous-la-main, et les objets possibles. Les objets sous-la-main nous sont les plus proches, tandis que les autres nous sont éloignés. Nous pouvons donc développer les sentiments de lieu et de temps par le biais de ces objets lointains. Ainsi, la main de l'homme possède les fonctions de sens, de mouvement, de geste, de sexualité et de différenciation.



Les petites notes...

Le 17 avril dernier, le 10e anniversaire de notre journal a été célébré au Palais de Belgique à Istanbul en présence de nombreux invités. M. Henri Vantieghem, le Consul général de Belgique à Istanbul ; Mme Muriel Domenach, le Consul général de France à Istanbul et M. Murat Yalçıntaş, l'ancien président de la chambre de commerce d'Istanbul, ont souligné dans leur discours l'importance d'un journal francophone dans un pays non-francophone.

M. Charles F. Hunter, le Consul général des États-Unis à Istanbul, et mon ami le célèbre artiste Bedri Baykam, qui n'ont pas pu participer à la célébration, m'ont envoyé leurs meilleurs vœux ainsi que leurs excuses. Je voudrais remercier ici tous les amis du journal.

Le docteur Mehmet Öz, médecin turc né aux États-Unis, est devenu célèbre en affirmant qu'on pouvait vivre 100 ans grâce à trois orgasmes par semaine. Dans les séries télévisées, la vie humaine a une durée de seulement une ou deux secondes après une tension de 10 à 15 minutes. Le temps écoulé entre l'impact de la balle de revolver entraînant la mort et le passage en salle d'opération ou en unité de soins intensifs peut se mesurer en secondes.

Dans une période de 24 heures, les morts et blessés se comptent par centaines dans les films diffusés par les différentes chaînes... Et encore ne sont pas comptabilisés les films de guerre. Ça s'appelle de la "fiction" !

Pourtant, il y a seulement vingt ou trente ans, les films turcs projetaient des scènes romantiques dans lesquels les couples s'embrassaient, faisaient l'amour. Par conséquent, dans le monde actuel, faire l'amour est beaucoup plus dangereux que menacer et tuer quelqu'un ou faire la guerre.

Le journal *Radikal* n'est plus imprimé, il essaye de survivre dans l'environnement numérique. Le titre *Milliyet* a perdu ses lecteurs. Enfin, les écrivains de ces journaux ont été transférés au quotidien *Cumhuriyet*.

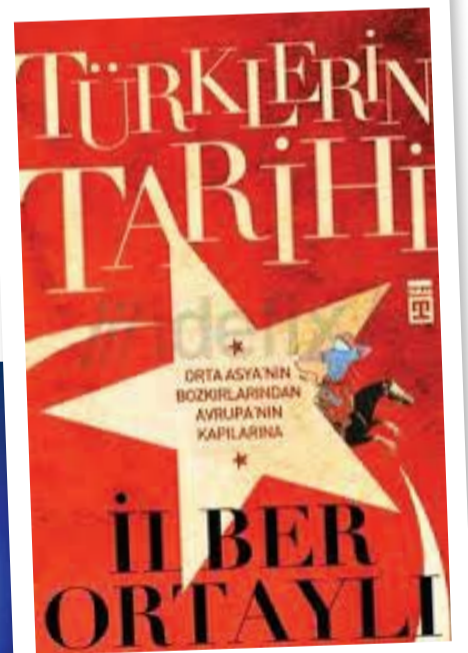
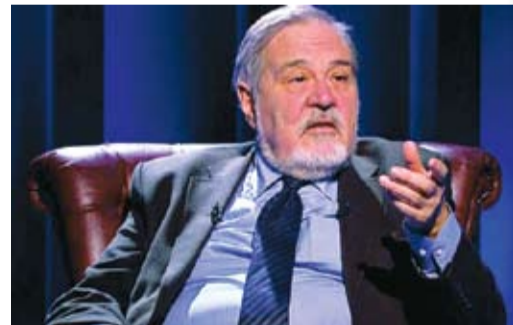
On peut en tirer deux conclusions. D'abord, les médias papiers ne sont pas près de disparaître. Bien que beaucoup l'affirment, ce n'est qu'une affirmation fictive. Ensuite, la popularité de ces nouveaux chroniqueurs désormais à *Cumhuriyet* est bien discutable, le tirage du journal étant resté le même !

* Dr. Hüseyin Latif

L'Histoire des Turcs

En mars 2015, İlber Ortaylı a publié un nouveau livre de vulgarisation de l'Histoire. « Je n'ai pas écrit ce livre, il s'agit d'une longue rencontre enregistrée qui a été retranscrite et mise en forme par Engin Atatimur, en qui j'ai une totale confiance », indique l'historien. Présenté sous forme de questions-réponses, le livre retrace l'histoire des Turcs de l'Asie centrale aux portes de l'Europe. Parmi les 17 parties composant le livre, on peut également trouver des informations concernant la langue, la religion des Turcs. L'historien y indique que les Turcs se sont installés en Anatolie au 12^e siècle, donc très tardivement ; il explique

également que le nationalisme turc ne s'est pas construit par l'éducation ou la culture mais par la guerre et les batailles qu'ont menées les Turcs.



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Aujourd'hui la Turquie fête ses dix ans



Aujourd'hui la Turquie, un journal francophone

Des invités d'exception ont également répondu présents tels que le célèbre critique cinéma turc Attila Dorsay, pour qui le journal constitue « une extension de la culture française en Turquie ». Pour lui, il s'agit en quelque sorte d'un « pont culturel entre les deux sociétés ». Can Baydarol et Aydın Cingil, tous deux politologues, le Consul général du Brésil à Istanbul Luiz Henrique Pereira da Fonseca, le Consul général d'Australie à Istanbul Lino Strangis, le Consul honoraire d'Irlande à Istanbul James Geary, Jean-Jacques Paul, vice-président de l'Université de Galatasaray, Fatma Kızılboğa, correspondante de France 24, Hayrettin Turan, journaliste responsable de la rubrique internationale du journal *Türkiye*, Mehdi Culazade, président de la Chambre de commerce turco-iranienne, Lale Murtezaoğlu, présidente de l'Association des Anciens du Lycée Notre Dame de Sion, Derya Adıgüzel membre du Conseil d'Administration du Cercle d'Orient ou encore Jülide Yaşar Soncu, présidente de l'association Trait d'Union étaient aussi présents à l'événement.



Nami Başer, professeur de philosophie à l'Université de Galatasaray et chroniqueur au sein du journal, déplore le fait que les élèves pratiquent de moins en moins la langue française dans leur vie quotidienne. « Dans les lycées francophones, les élèves maîtrisent mieux l'anglais que le français. Lorsqu'on leur montre un film en anglais, les étudiants acceptent, mais s'il s'agit d'un film avec des sous-titres en français, ils ne veulent pas, ils disent qu'ils ne comprendront pas », a-t-il constaté.

Pour Can Baydarol, expert chargé des affaires européennes, « la mission d'un journal francophone est extrêmement importante ». Il considère lui aussi le journal comme une sorte d'« intermédiaire » entre les deux cultures. « De nos jours, il y a de plus en plus de Français qui travaillent en Turquie, les investissements français se sont aussi beaucoup développés dans ce pays. On peut dire que depuis quinze ans, les Français partagent des intérêts économiques communs avec les Turcs », a-t-il expliqué.



En tant qu'intermédiaire entre les lecteurs et la rédaction, Celal Biyıklıoğlu, président du CORELE, estime même que le journal « devrait être tiré à plus d'exemplaires qu'il ne l'est déjà », déplorant lui aussi le fait que la francophonie ait perdu de son importance ces dernières années en Turquie.

« La langue anglaise se développe de plus en plus et les gens ont tendance à privilégier les publications anglaises, abandonnant petit à petit la lecture des journaux français. Pour qu'on puisse distribuer le mensuel à un public plus large, il faut un soutien des autorités. Aujourd'hui la Turquie peut servir de pont entre les francophones qui n'ont pas forcément accès à ce genre de publications et les nouvelles du monde entier en français. » Par ailleurs, il souligne également le rôle « essentiel » du journal et voit en lui « un lien direct entre l'actualité du monde et celle du pays ». « Même si aujourd'hui on peut tout trouver sur internet, il est important que des écrivains turcs puissent exprimer leurs idées en français pour que celles-ci se diffusent aussi en France », a-t-il ajouté.

De son côté, le chirurgien Tufan Kaleli apprécie particulièrement les chroniques de Mireille Sadège, la rédactrice en chef, qu'il décrit comme « excellentissimes ». Habitant à Bursa, il se décrit comme « un fervent défenseur » d'*Aujourd'hui la Turquie* dans sa ville.

Pour Vural Gökçaylı, créateur styliste de Haute couture, « la francophonie n'est pas nouvelle en Turquie. Dans le passé déjà, on a souvent observé la présence de la langue française dans le pays. En effet, au XIX^e siècle, le français devient la langue de la « nation ottomane ». Il considère ainsi la coopération de la France et de la Turquie comme « une véritable aubaine ». « De nombreuses écoles en Turquie sont francophones, surtout à Istanbul », précise-t-il, prenant pour exemple les lycées Galatasaray, Pierre Lotti, ou encore Notre Dame de Sion pour qui le journal édite régulièrement un supplément consacré à son actualité.



Mireille Sadège, rédactrice en chef depuis les débuts du journal, rappelle dans son dernier ouvrage *Témoin d'une décennie de l'Histoire* que sa volonté ainsi que celle du fondateur et directeur de publication Hüseyin Latif était de faire découvrir à travers *Aujourd'hui la Turquie* une « Turquie loin des préjugés et avec ses réalités actuelles ». Selon elle, le pays est souvent méconnu de l'opinion française et, à l'inverse, elle estime également que cette méconnaissance est double : les Turcs non plus ne connaissent pas très bien la France. Dans son livre, elle se pose également la question de l'influence des médias dans les relations franco-turques. La journaliste et écrivaine déplore le fait que, bien souvent, l'image des deux pays est déformée ou très floue dans les médias nationaux.



Pour elle, lorsqu'on écrit dans un mensuel, il est difficile de coller parfaitement à l'actualité. « À travers les interviews on a cherché à commenter l'information avec un certain recul » « Nous avons donné la parole autant aux experts qu'aux gens peu connus pour obtenir de meilleurs décryptages de l'actualité turque », souligne-t-elle dans l'une de ses chroniques. En dix ans d'existence, le journal a été aussi témoin des négociations entre l'Union européenne et la Turquie. « On a suivi les relations franco-turques, semées d'embûches, où se succédaient en alternance des périodes de détente et de crise », nous explique Mireille Sadège, Docteur de l'université Sorbonne Nouvelle - Paris III, spécialiste des relations internationales. « Comprendre l'enjeu de ces relations n'est pas toujours évident, dès lors notre ambition a été de donner les clés d'une meilleure compréhension de celles-ci afin de dépasser les clichés », précise-t-elle. D'ailleurs, lorsqu'elle évoque le mouvement protestataire de Gezi en mai 2013, elle le décrit comme un « mouvement de contestation responsable » aspirant à plus de libertés individuelles. « L'appel à l'indignation de Stéphane Hessel semble avoir trouvé son écho en Turquie », écrivait-elle dans le centième numéro, en référence au dernier ouvrage de l'écrivain *Indignez-vous !* Ainsi Mireille, avec son regard porté sur les relations internationales, voit en chaque nouveau numéro du journal « un nouveau défi à relever ».



La presse française en Turquie

Même si la Turquie n'est pas un pays de tradition francophone, ce sont les publications francophones qui marqueront le début de l'histoire de la presse écrite en Turquie. En effet, le premier titre francophone intitulé *Bulletin des Nouvelles*, fut publié en 1795 par l'Ambassade de France à Istanbul, qui prendra un an plus tard le nom de *Gazette française de Constantinople*. Sous le règne de l'Empire ottoman, de nombreux titres francophones ont vu le jour comme *Le Journal de Constantinople* (1839-1866) et *La Turquie* (1866-1895,) qui furent en quelque sorte les porte-paroles de l'administration ottomane.



Quelques décennies plus tard, la fermeture du quotidien *Journal d'Orient* en 1971 marquera un tournant dans l'histoire de la presse française en Turquie, jusqu'en 2005, année durant laquelle *Aujourd'hui la Turquie* verra le jour pour tenter de combler ce vide.



Les débuts du journal

Le journal naît ainsi en avril 2005 d'une collaboration entre Hüseyin Latif, directeur de publication en Turquie, Mireille Sadège, rédactrice en chef, et Hugh Richard, directeur de publication en France. « Nous



avons commencé nos travaux en 2005 à Moda, juste en face de Sainte-Sophie. Notre objectif était de publier un journal dans la langue de Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Victor Hugo », écrit Hüseyin Latif dans son dernier ouvrage intitulé *L'actualité comme un roman*. « Aujourd'hui la Turquie a pour but que les relations turco-françaises, qui subsistent depuis la coopération entre Soliman le Magnifique et François 1^{er} en 1535, se développent sur une base d'équité, d'égalité. », précise-t-il dans son livre. Pour lui, c'est une belle aventure, ces dix années d'existence ; il les décrit telles « un voyage romantique d'un bateau qui avance vers des mers inconnues ». « Nous avons rencontré beaucoup de monde dans les ports où nous avons fait escale. D'ailleurs, le but du journal était de découvrir des mondes différents, de faire connaître des institutions de premier plan et des hommes devenus aujourd'hui des symboles. » Interrogé au sujet de la création du journal, il évoque surtout cette envie qu'il avait depuis toujours de devenir écrivain. « Il faut



être un peu fou pour avoir l'idée de sortir un journal comme ça, car au lieu de cela, j'aurais pu ouvrir un café. Mon père était restaurateur et j'aurais pu gagner beaucoup d'argent. Toutefois je suis quelqu'un qui aime écrire, mais écrire n'est pas suffisant, il faut aussi diffuser nos pensées, nos idées. Quand une personne m'explique qu'elle s'est assise pour feuilleter quelques pages de mon livre, ça me fait plaisir. C'est une sorte de plaisir que je prends. C'est donc pour cela que j'ai choisi ce domaine, le milieu de l'édition. J'aime la France, j'aime la culture française, donc je m'exprime dans la langue de Molière et ça me plaît », souligne le directeur de publication. En effet Hüseyin Latif, nostalgique et les yeux rieurs, nous confie que cette passion lui est venue dès son plus jeune âge : « À six ans, j'écrivais déjà sur des petits papiers que je collais sur le mur de ma chambre, et je demandais à mes parents de me payer cinq kuruş pour qu'ils consultent mes journaux. Quand j'étais au lycée, c'était aussi un loisir, je collaborais avec des camarades au journal de l'école », se souvient-il.

Désormais, le journal *Aujourd'hui la Turquie* est tiré à 13 800 exemplaires tous les



mois, et vendu à près de 12 000 exemplaires, dont la moitié est achetée par la compagnie aérienne Turkish Airlines qui les distribue sur l'ensemble de ses vols francophones. Des petits papiers vendus cinq kuruş jusqu'au mensuel francophone vendu 3,50 euros à Izmir, Ankara, Antalya, Istanbul, Genève, Montréal, Bruxelles, et Paris, on peut dire que l'enfant de six ans a bien grandi en réalisant son rêve « un peu fou » sur un « bateau » ayant fait escale de port en port. Et dans ces ports, il y rencontra également ses trente-cinq collaborateurs, qui finiront eux aussi par monter à bord du navire, celui d'*Aujourd'hui la Turquie* qui tient aujourd'hui à les en remercier.



* Aurore Cros et Pauline Autin



La question de « l'amour de transfert dans la relation éducative » à partir de la projection du film Sans Rancune !

Dans le cadre de la journée de réflexion « Éducation et psychanalyse » qui s'est tenue le samedi 11 avril dernier au Lycée Notre Dame de Sion, le cinéaste belge Yves Hanchar a présenté *Sans rancune !* : son film avec Thierry Lhermitte et Milan Mauger. Il a aussi pu le redécouvrir à travers le regard avisé de Marie Liévain-Vantieghem, maître-chercheuse en Sciences de l'éducation, ainsi que de Monique de Villers Grand-Champs, enseignante et psychanalyste, ainsi que du Pr. Guy de Villers Grand-Champs, docteur en philosophie et psychanalyste ; tous deux sont membres de l'École de la Cause freudienne et de l'Association mondiale de psychanalyse.

Les trois spécialistes ont abordé sous divers angles le thème de « l'amour de transfert dans la relation éducative ». Rappelons que le concept psychanalytique de transfert désigne un processus de déplacement de l'investissement libidinal sur les figures prototypiques parentales vers la figure du thérapeute. Ces manifestations transférentielles s'observent au-delà de la cure analytique, comme par exemple dans la relation professeur-élève. Marie Liévain a introduit le film d'Yves Hanchar : *Sans Rancune !* ; c'est l'histoire du jeune Laurent Matagne et de sa quête dans son adolescence pour retrouver son père disparu lorsqu'il avait deux ans. Ce père manquant, il croit le retrouver en son professeur de littérature, Gérard Bernadotte, dit « Vapeur », qui se présente comme un grand ami du père.

Le réalisateur a révélé que les sources du scénario se trouvent dans sa propre histoire. Le grand-père d'Yves Hanchar, en effet, est parti en mission lors de la Seconde Guerre mondiale et n'est jamais revenu. « Le film est au carrefour de plusieurs expériences personnelles, celles de mon père, de mon grand-père et de la mienne », confie le cinéaste dont le père devenu orphelin de guerre fut ensuite placé dans un établissement scolaire animé par le projet éducatif dont témoigne son film. « Je suis tombé sur le carnet de bord de mon père, et, à travers ses notes, j'ai découvert les relations entre les professeurs et les élèves, les chants de l'époque, le scoutisme ». C'est à ce moment-là que lui vint l'idée d'écrire l'histoire du professeur Vapeur, qui, en tant que figure paternelle, va chercher à établir une relation privilégiée avec l'élève Laurent en l'initiant à la littérature

et en soutenant sa vocation d'écrivain. Une histoire qui questionne la dimension du père, tant au niveau de sa nature que de sa fonction symbolique dans la résolution du complexe d'Œdipe et dans la structuration psychique du sujet.

Pour ce qui relève du scénario, le réalisateur souligne qu'il voulait au départ « trouver un lien commun » entre tous ses personnages. « Je voulais créer une mayonnaise entre eux lorsqu'un soir je me suis réveillé en me disant que finalement, je pouvais raconter trois histoires en une », explique Yves Hanchar. C'est alors que commence pour lui l'écriture d'une nouvelle à partir de laquelle il réalise un long travail de scénarisation. Le choix de l'acteur qui incarnera le personnage du professeur de français sera déterminant. Le cinéaste avait d'abord pensé à Fabrice Luchini dans le rôle de Vapeur ; il décidera finalement d'attribuer ce rôle à Thierry Lhermitte. « La vision du film aurait sûrement été totalement différente si l'acteur n'avait pas été le même ».

Marie Liévain-Vantieghem, spécialisée dans les phénomènes de transfert dans la relation pédagogique, a livré une analyse très poussée du film selon une orientation psychanalytique, éclairant la dynamique transférentielle entre enseignant et élève(s) ainsi que ses enjeux imaginaire et symbolique. « Dans son article Psychologie des masses et analyse du Moi à propos de l'identification, Freud pose la question du fondement et de la nature des liens qui

unissent les membres d'un groupe. Selon Freud, ce fondement se situe au niveau d'une structure libidinale, où les pulsions et les destins jouent leur rôle. Elle ne peut se concevoir sans qu'il y ait un chef, ou en tout cas une idée qui constitue pour tous les membres du groupe un objet commun d'attachement apte à incarner légitimement l'idéal du Moi des membres du groupe », a-t-elle expliqué lors de la conférence. Selon elle, le professeur Vapeur se présenterait comme un maître-guide cherchant à se faire aimer en tant que chef d'une bande fraternelle. « Dans les scènes du cours de français, le cinéaste ne présenterait-il pas l'image d'un enseignant qui, sous le couvert de guide du groupe-classe, jouerait le rôle d'un personnage omnipotent exerçant un pouvoir pédagogique ? », questionne-t-elle. S'établit alors entre maître et élève(s), une relation imaginaire de type narcissique-spéculaire, où le désir de l'élève se confond

avec celui de l'enseignant. Selon Marie Liévain, l'enjeu est de régler cette relation duelle. Pour ce faire, l'enseignant doit renoncer à sa figure de maître et aux satisfactions imaginaires de sa fonction. Un manque symbolique qui amènera Vapeur à cet aveu : « Je ne suis pas parvenu à devenir écrivain... mais vous ! Vous y arriverez... ». C'est à cette condition que Laurent Matagne pourra s'identifier à l'enseignant en tant qu'idéal du Moi et que le travail de sublimation chez l'élève pourra s'effectuer, faisant naître son goût pour la littérature et sa vocation d'écrivain.



Monique de Villers Grand-Champs a centré son analyse sur « la fonction paternelle dans la relation éducative ». Le thème qui traverse le film d'Yves Hanchar est en effet celui du père. La conférencière a traité de trois questions essentielles : comment le père s'inscrit-il dans la relation qui unit l'enfant à sa mère ? Quels sont les effets de cette fonction ? Et, à l'inverse, que peut-on déduire d'une défaillance de la fonction paternelle ? Ses auteurs de référence sont Sigmund Freud et Jacques Lacan. Dans un langage très accessible et cependant rigoureux, Monique de Villers montrera comment la question du père s'inscrit au cœur du complexe d'Œdipe, articulation mise en scène avec une grande justesse par le film d'Yves Hanchar. Le cinéaste se révèle ainsi enseignant et donne des clés pour entrer dans la compréhension des processus complexes qui sont à l'œuvre dans la construction d'un sujet capable de se réaliser. Le professeur Guy de Villers Grand-Champs a insisté sur la nécessité de considérer le transfert comme un levier nécessaire pour mobiliser le désir d'apprendre. Il a mis l'accent sur l'innovation apportée par le Dr. Jacques Lacan lorsqu'il définit le transfert comme « de l'amour qui s'adresse au savoir ». En cela, le transfert se distingue des mécanismes de suggestion et d'assujettissement des individus massifiés au pouvoir du maître. Au contraire, la singularité de l'élève et le projet qui lui est propre sont au cœur de la pédagogie présentée dans le film d'Yves Hanchar. Et c'est au nom de la passion pour l'écriture qui l'anime que le professeur éveillera chez l'adolescent ce désir de savoir, ce qui le fera vivre, ce qui donnera du sens à sa vie : devenir écrivain.

* Aurore Cros



Nami Başer

L'amour paternel

Le consul général de Belgique, Monsieur Henri Vantieghem, dont on a pu lire les pensées dans notre dernier numéro, est non seulement un turcophile connaissant sur le bout des doigts notre langue mais encore un homme de culture qui, s'associant à Notre Dame de Sion, invite en Turquie des cinéastes et des psychanalystes de son pays pour développer un échange culturel parfait entre les francophones et les intellectuels turcs. Le 11 avril, nous avons pu assister pour la deuxième fois à un colloque de haut niveau sur le thème de "L'amour de transfert dans la relation éducative" qui a été suivi avec intérêt par des enseignants, élèves et chercheurs de diverses disciplines.

Il ne s'agissait pas de débats abstraits car tout a commencé par la projection de *Sans Rancune !*, un film belge de 2009 du réalisateur Yves Hanchar et mettant en scène Thierry Lhermitte et Milan Mauger. En plus, le cinéaste nous a avoué

que la part d'autobiographie, quoique passée inaperçue jusqu'à présent, n'était pas à négliger. Le récit concerne un collégien dont le père a disparu dans un raid aérien pendant la Deuxième Guerre mondiale. L'adolescent fait ses études dans un lycée consacré par l'état belge aux garçons dont les pères sont morts pour la patrie encore que, dans son cas, comme le cadavre n'est pas retrouvé sa mère ne touche toujours pas de pension. C'est d'elle que le jeune Laurent Matagne va apprendre que son père avait une maîtresse et, lui qui ne supportait déjà pas l'école religieuse, va encore plus résister dans cette nouvelle école aussi bien à ses amis qu'à ses professeurs. Mais tout va changer quand il va découvrir chez son professeur de français, surnommé Vapeur, des traits par lesquels il va pouvoir repérer les particularités d'un père en général et de son propre père en particulier. Serait-il possible qu'il ne soit pas mort ? Aurait-il simplement changé d'identité ? En tout cas, le modèle du père

ne lui manquant plus, il va découvrir sa vocation et devenir écrivain. L'ambiguïté ne sera pas levée à la fin du film puisque, malgré les preuves du contraire, le professeur ne déclinera pas son identité. Quant aux interventions psychanalytiques, Marie Liévain-Vantieghem, tout en suivant avec une grande fidélité la trame du film, a commenté comment le jeune en question passait par les étapes nécessaires de l'Œdipe et de la castration à travers un réseau d'identifications et d'aliénations pour trouver, ou même refaire, son "soi" personnel dans ce monde plein d'hostilité, d'ambiguïté et d'énigme. Monique de Villers Grand-Champs, par contre, a sorti ce cheminement en dehors de ce seul contexte pour présenter les parcours des enfants dans l'éducation en général pour parachever leur angoisse identitaire puisque, par définition psychanalytique, l'enfant naît comme le phallus manquant de la mère. Et c'est Guy de Villiers Grand-Champs qui, reprenant ce transfert dans tous ses états,



en a rappelé la définition lacanienne d'après laquelle le transfert, c'est l'amour du savoir qui le pousse. Il a dévoilé les arrière-plans historico-géographiques pour illustrer comment Freud a élaboré ce concept à travers l'Allemagne nazie. À une époque où en Turquie comme en Europe la montée de la droite nous menace, les Belges étaient là pour nous donner une leçon de probité éthique dans la recherche de vérité puisque, pendant le dîner qui a suivi le débat au consulat de Belgique, M. et Mme Vantieghem nous ont rappelés à quel point, la Turquie faisant partie de l'Europe depuis belle lurette, nos destins étaient scellés ensemble. Il faut donc les remercier et souhaiter la sortie dans les salles de ce beau film de Yves Hanchar, cinéaste courageux qui m'a révélé avoir eu comme professeur André Delvaux, auteur du film culte des intellectuels de mon temps : L'homme au crâne rasé.

Dollar fort : quelles conséquences ?

Pendant les quinze derniers mois, le dollar a gagné plus de 30% contre l'euro, s'appréciant globalement de plus de 15%. Quelles sont les causes de cette évolution ? Quels impacts la situation peut-elle engendrer aux États-Unis, au sein de l'Union Européenne, et finalement dans les pays émergents ? Élément de réponses avec le britannique Adam Slater, du cabinet Oxford Economics.



La hausse récente du dollar a entraîné une montée en monnaies dévaluées des indices boursiers européens et japonais. Aussi, l'euro a chuté face au dollar d'à peu près 30%. L'économiste Adam Slater du cabinet Oxford Economics nous éclaire : « Nous pensons que la force acquise par le dollar au cours de l'année dernière est principalement le résultat d'une performance économique divergente et de positions faisant partie de la politique monétaire entre les États-Unis et d'autres économies avancées, notamment la zone euro et le Japon. L'économie américaine s'est renforcée et la Réserve fédérale a commencé à préparer le terrain pour relever les taux d'intérêt plus tard cette année. Parallèlement à cela, une croissance assez faible combinée à des risques de déflation a incité les autorités monétaires de la zone euro et du Japon à assouplir leur politique monétaire. L'écart entre les taux d'intérêt du marché américain et ceux de la zone euro et du Japon s'est donc creusé. La perspective d'une hausse des rendements américains semble également avoir éloigné les capitaux des pays émergents ».

L'impact de cette force du dollar est selon les pays aussi bien positif que négatif en termes de croissance économique, de pouvoir d'achat, ou encore de balance import-export. Pour M. Slater, « aux États-Unis, l'appréciation du dollar semble avoir freiné la croissance économique avec le recul à la fois des exportations et des investissements. Néanmoins, le consommateur américain a de quoi positiver puisque les États-Unis devraient encore afficher une nette croissance, légèrement inférieure à 3%, cette année et l'année prochaine. La force du dollar signifie également une certaine tendance à la baisse pour l'inflation américaine ». Il poursuit en analysant l'impact sur l'UE : « Pour l'UE, la hausse du dollar est essentiellement positive, car elle donne un coup de pouce aux exportateurs européens vers le marché américain ainsi que vers les marchés tiers, ce qui représente une amélioration de la compétitivité et de la balance commerciale. Toutefois, la hausse du dollar représente aussi pour les pays de la zone euro une légère hausse des prix à l'import, mais cet effet a été compensé par l'effondrement des prix du pétrole ».

Finalement, les conséquences d'un dollar plus fort semblent globalement moins reluisantes pour les pays émergents : « Un dollar fort peut frapper les pays émergents à travers plusieurs canaux : en tirant vers le bas les prix des produits de base, et donc en endommageant les exportations et la balance extérieure ; en réduisant les entrées de capitaux et en resserrant les conditions monétaires domestiques à travers un niveau de liquidités bancaires et l'application de taux d'intérêt internes plus élevés ; en générant des "effets de bilan" négatifs, ce qui augmentera le fardeau de la dette libellée en dollars due par les pays émergents ; et en déclenchant un cycle de désendettement dans les pays émergents fortement endettés », détaille l'économiste britannique. Il semble donc que les États ayant le moins à gagner d'une hausse du dollar soient les pays émergents, pour lesquels les facteurs de risque sont élevés. Quelles seraient les mesures concrètes à prendre afin de contrer ces risques, ou tout du moins minimiser leur impact ? D'après M. Slater, « les banques centrales peuvent être à même de prendre des mesures afin de rendre plus aisé l'accès au dollar en

"liquidité" : par exemple, la mise en place de lignes réciproques de crédit à long terme avec d'autres banques centrales ou "accords swap". Il est également judicieux d'essayer de décourager les emprunts à court terme en devises étrangères. Les pays avec de grandes réserves de change peuvent par ailleurs essayer de lisser l'impact de la hausse du dollar par l'intervention de la devise, mais cela peut devenir un jeu dangereux s'il est poussé trop loin. Finalement, pour certains pays avec une faible inflation, réduire les taux d'intérêt intérieurs est également une option pouvant diminuer le risque de désendettement ». Les semaines à venir nous en diront plus sur cette situation du dollar dans laquelle chacun ne trouve pas son compte. Un touriste américain voyageant à Paris, Madrid ou Rome pourra profiter de ses vacances à un prix assez doux. À l'inverse, le patron d'une entreprise exportant des produits *Made in America* bénéficiera quant à lui nettement moins de la situation ; qui plus est, en l'espace de quelques mois, la compétitivité de son entreprise s'est écroulée.

* Sara Ben Lahbib



Derya Adıgüzel

derya.adiguzel@gmail.com
twitter.com/mderyaadiguzel

Une vraie philosophie du patriotisme : l'Australie

J'ai ouvert notre panel de février dernier sur les relations turco-australiennes en saluant M. Lino Strangis, Consul général d'Australie à Istanbul, « Hey Mate ! ». J'avais déjà fait connaissance avec les Australiens pendant mes premières années professionnelles il y a plus de dix ans ; ils ont toujours été *easy-going*, sincères et amicaux.

L'Australie et la Turquie ont établi des relations bilatérales officielles en 1967. L'Australie a une ambassade à Ankara et un consulat général à Istanbul et, en 2006, le pays a également établi un consulat à Çanakkale (la province où est située la péninsule de Gallipoli) afin de fournir une assistance consulaire au nombre croissant d'Australiens qui visitent chaque année les sites de batailles de l'Anzac (le Corps d'armée australien et néo-zélandais).

J'ai eu l'honneur de recevoir plusieurs fois l'ambassadeur d'Australie en Turquie, S.E. M. James Larsen, et le Consul général à Istanbul M. Lino Strangis. On

avait d'abord fait connaissance avec M. Strangis par l'intermédiaire d'un très bon ami australien et turcophile, M. Steven Young, président de Bosch en Turquie et au Moyen-Orient. Lors de chacune de mes rencontres avec les Australiens, ils ont toujours été si intimes que j'ai à chaque fois eu l'impression que je les connaissais depuis une dizaine d'années. La raison de ce sentiment peut se rapporter à un passé commun du début du XX^e siècle. Oui, je veux parler de la bataille de Gallipoli.

Saviez-vous que plus de 2800 Australiens sont enterrés dans les cimetières turcs ? Un nombre énorme. Les Australiens, qui sont un peuple aussi patriote que les Turcs, visitent tous les ans Gallipoli pour découvrir leurs martyrs et leur rendre hommage. Il existe une ressemblance hallucinante entre ces deux peuples, bien que les géographies de leurs pays respectifs soient entièrement différentes.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

Le directeur de publication d'Aujourd'hui la Turquie au Groupe Sup de Co La Rochelle dans le cadre d'une conférence sur la Turquie

Au tout début du mois dernier, une conférence-débat intitulée *La Turquie - Dynamiques et Opportunités économiques* s'est déroulée à l'Ecole Supérieure de Commerce de La Rochelle devant plus de trois cents participants. M. Daniel Peyron a ouvert la soirée en soulignant l'importance de la Turquie sur les plans géopolitique et économique tandis que Dr. Hüseyin Latif, directeur de publication d'Aujourd'hui la Turquie, la concluait en compagnie de Selçuk Önder, président de la chambre de commerce franco-turque en France.

Les conférences de Bahadır Kaleağası, coordinateur international de la TÜSIAD et président de l'Institut du Bosphore, et Dr. Serap Atan, directrice de l'Institut du Bosphore et représentante de la TÜSIAD à Paris, ont permis une meilleure compréhension des enjeux géopolitiques actuels turcs et une présentation des perspectives économiques pour les entreprises françaises à La Rochelle. Robert Butel, président de la chambre de commerce de La Rochelle, et M. Fahri Türker Oba, Consul général de Turquie à Bordeaux faisaient également parti des invitées.

Dans la deuxième partie de soirée, les témoignages d'entreprises françaises et



turques ainsi qu'un débat ont permis d'aborder les questions particulières et sectorielles. Roland Boccanfuso (Atlantique diffusions), Ali Kaya (président de Gled technology), Pınar Akkaya (directrice du management de Signature Consulting) ont notamment partagé leurs expériences.

Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadji • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 189645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 İstanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışları Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışları Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Bülent Akarcalı, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kinacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçınbaş, Nolwenn Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic Aş. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Aknin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadımköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros
85 € Turquie 60 € France 85 € Europe
Version PDF : 50 €

altinfos@gmail.com

Carlos Le Cuistot : « J'ai la chance de pouvoir offrir une cuisine internationale »

Si vous souhaitez voyager vers d'autres horizons gustatifs, sachez que des traiteurs audacieux mettent un point d'honneur à proposer une cuisine innovante et de qualité. Rencontre avec Carlos Le Cuistot, un traiteur belge expatrié qui n'hésite pas à sortir des sentiers battus.



Pouvez-vous vous présenter : pourquoi être venu à Istanbul ?

Ça fait 11 ans que je suis en Turquie. Je vivais à Chypre auparavant. J'avais envie de changer un peu ; Chypre est une petite île et je ne pouvais donc pas développer mon business là-bas. Je suis donc venu m'installer à Istanbul. J'ai été impressionné par le mélange des cultures ici, et par l'accueil des gens. Ça m'a beaucoup plu.

Il y a eu un moment où beaucoup de gens m'ont demandé pourquoi je n'ouvrais pas mon restaurant. Et, je répondais que ce n'était pas si facile que ça : je ne savais pas vraiment comment développer un tel projet mais, petit à petit, des gens m'ont demandé de leur cuisiner ceci ou cela pour telle ou telle occasion, et je l'ai fait. Ça a commencé avec la bûche de Noël. Et puis, j'ai eu une petite carte en ligne sur internet. Ça a démarré comme ça, et puis le business s'est développé.

Pourquoi se concentrer sur ce concept de cocktail dînatoire ?

C'est en fait venu petit à petit, parce qu'au départ, ce n'était pas du tout l'idée. Je voulais fournir un « service traiteur », livrer de petits plats à domicile. Et puis, j'ai eu des commandes pour les amuse-bouches pour des réceptions de 20 à 25 personnes. C'est comme ça que le concept s'est développé. Mais bien, entendu, j'assure toujours le service traiteur pour les petits plats à domicile. Il n'y a pas que le cocktail dînatoire ! Et je développe l'idée vraiment d'une autre façon ; et ce qui est bien, c'est que l'on travaille à l'inspiration, et le « cocktail oriental » en est un bon exemple. Par ailleurs, l'avantage, que ce soit pour le cocktail dînatoire ou le service traiteur, c'est que je ne cuisine qu'à la commande. De cette façon, les clients savent que c'est frais. Je prends les commandes traiteur 24 heures à l'avance car je cuisine chaque commande individuelle, tandis que pour les cocktails, je de-

mande un minimum d'une semaine à l'avance parce que ça demande toute une organisation.

Comment pensez-vous que ce concept évoluera en Turquie ?

Je pense qu'il se développera de plus en plus. Depuis la fin de l'année dernière, nous touchons de plus en plus de sociétés turques ; elles adorent découvrir d'autres choses et sont très contentes de mes services. Elles commencent à avoir envie d'autre chose. Il y a des sociétés qui me téléphonent pour un repas de midi par exemple, lors d'une réunion, car les cadres ont envie de manger autre chose qu'une pizza. Il y a un grand marché !

Est-ce que les clients sont réceptifs à ce concept ?

J'ai la chance d'avoir touché beaucoup d'expatriés, et j'y travaille toujours. Mais le problème, c'est qu'il faut souvent recommencer ; en effet, les expatriés sont là pour 3-4 ans. Par conséquent, il faut à chaque fois chercher une nouvelle clientèle. Il est vrai que je suis assez connu dans le milieu francophone, mais il faut maintenant essayer de se développer sur le marché turc, de s'agrandir un peu. J'ai la chance de pouvoir offrir une cuisine assez internationale, pas uniquement composée de plats français. J'ai une carte très diversifiée : je fais la cuisine marocaine (couscous et tajines), espagnole aussi : en somme, des choses qu'on ne trouve pas ici.

En parlant de cette diversification, comment faites-vous pour gérer tout cela, et pour vous organiser (site, cuisine,...) ?

Il faut aménager beaucoup de temps, il faut être patient, il faut en vouloir. C'est fatiguant. Mais c'est une passion, je crois que c'est ce qui me donne la force. Et puis le succès et les retours positifs donnent l'envie de se battre pour avancer encore plus.

Qu'est-ce qui importe pour vous dans votre relation avec la clientèle ?

Je suis très proche de mes clients. C'est peut-être pour cela que je ne m'agrandis pas assez vite. Je prends énormément de temps pour ma clientèle. C'est vraiment un contact très personnel. Je crois que j'ai peur de passer ce cap de travailler avec quelqu'un d'autre. Je livre encore moi-même, je fais tout moi-même. C'est très important pour moi de garder ce contact direct avec les clients. Bon, j'ai quand même une équipe de garçons extra. Toutefois, j'assure la majorité du travail.

Comment travaillez-vous votre communication et votre réputation auprès des clients ?

J'essaie d'être partout, même si c'est très compliqué, parce que je travaille aussi. Je me rends à des événements, des réceptions, même si parfois ce n'est pas moi qui cuisine. Malheureusement, je ne peux pas cuisiner tout le temps. Mais c'est bien parfois d'aller voir ce que les autres font, de s'en inspirer. Et puis, il y a les réseaux sociaux (Facebook notamment) où je suis très présent, et le bouche-à-oreille : beaucoup de clients appellent parce qu'ils ont goûté ma cuisine à une réception ou chez des amis.

D'après vous, quelles sont les qualités requises chez un traiteur ?

Déjà, la fraîcheur et la qualité des produits ; être *clean* c'est très important. Au niveau de la cuisine, il faut choisir les bons produits, être créatif, garder sa qualité. Ça n'est pas facile, de conserver une même qualité lorsqu'on grandit. Sur un niveau personnel et relationnel, il faut être sociable lors de l'approche de ses clients, je crois que c'est important.

En parlant de vos clients, quel est leur profil type (principalement des entreprises, des institutions) ?

Oui c'est ça, des institutions, de petites entreprises, mais aussi les consulats, notamment ceux de Belgique et de Grèce avec lesquels je travaille beaucoup. Et puis les sociétés, principalement étrangères, qu'elles soient françaises, allemandes, ou encore belges. Et maintenant, on commence tout doucement à rentrer sur le marché turc, mais il faut encore du temps.

Pouvez-vous nous en dire plus sur le type de cuisine que vous proposez ?

Je suis Belge, donc, logiquement, je propose de la cuisine belge. Sur la carte de mon service traiteur (que l'on peut trouver sur le site), je change le menu toutes les saisons. En fait, j'en fais trois par an, parce qu'au printemps et en été, j'ai la même carte. Et puis j'essaie de proposer à chaque fois quelque chose de supplémentaire : il y a le menu de Noël avec les bûches, il y a la galette des rois, il y a le menu de Pâques qui vient de se terminer. Et puis, en été, on propose des « colis barbecue », avec la viande marinée, les salades préparées, et tout ce qui est sauces froides. Il est possible de passer une simple commande, ou bien nous pouvons venir faire le barbecue à domicile. J'essaie à chaque fois de trouver de nouvelles idées. Je fais énormément de pâtisserie, parce que ça plaît à mes clients étrangers. Ma pâtisserie est beaucoup plus légère que la pâtisserie turque, moins sucrée aussi. J'essaie vraiment de me différencier de ce que les autres font !

Donc la pâtisserie et la cuisine françaises rencontrent un franc succès ici ?

Oui, beaucoup. La galette des rois par exemple, c'est un grand succès. J'étais le premier à la faire, maintenant elle commence à apparaître dans d'autres endroits. Mais je crois que mes clients me font confiance. Ce n'est pas un problème d'avoir une concurrence ; au contraire, c'est même un bon signe, je suis content de me dire que j'ai inspiré d'autres personnes.

Quelles sont les spécialités qui rencontrent le plus de succès auprès de vos clients ?

Les pâtisseries ont leurs clients très fidèles. Aussi, le couscous rencontre un très grand succès, ainsi que les tajines.

Quel est votre background, concernant vos études notamment ?

J'ai fait l'école hôtelière en Belgique pendant six ans. J'ai voulu apprendre toute la gastronomie, et être polyvalent. C'est important lorsque l'on fait tout soi-même. J'ai commencé à travailler dans un restaurant très jeune, j'avais 13 ans. J'ai fait beaucoup de stages aussi, et j'ai eu un restaurant pendant sept ans en Allemagne. Mes parents aussi avaient un restaurant, j'ai donc toujours baigné là-dedans. Avec une petite pause lorsque j'étais à Chypre, mais j'ai continué quand même à cuisiner pour mes amis.

Et vous diriez que c'est un domaine dans lequel vous apprenez toujours des choses, dans lequel vous évoluez ?

Ah oui ! Et il faut évoluer parce que la cuisine évolue. Il y a une grande différence entre mes cocktails d'avant et ceux de maintenant. Je fais beaucoup de recherches, j'essaie de m'inspirer, je suis beaucoup les tendances en cuisine. Pour les cocktails dînatoires par exemple, il y a tout ce qui est verrine, et là, de nouveau, je propose des choses intéressantes. Pour le cocktail oriental, j'avais même fait un couscous en verrine avec les légumes coupés en petits dés pour qu'ils soient faciles à manger, et la petite brochette d'agneau. Les gens ont apprécié. On propose aussi la *harira* en soupe pour que les gens fassent une dégustation, ça change. Je fais des brochettes façon tajine par exemple.

Ne seriez-vous pas quelque part un peu perfectionniste ?

Si, en effet. Il le faut dans ce métier. Tout doit être parfait à chaque fois, le rythme de travail peut donc être très soutenu.

Pourquoi ce choix d'être votre propre patron ?

Parce que je suis très indépendant ; j'ai un certain égo, une certaine fierté de développer quelque chose. Et je travaille bien tout seul.

Le Cuistot, 0212 573 8354 - 0539 763 93 69
marketing@le-cuistot.com
<http://www.le-cuistot.com>

* Propos recueillis par
Sara Ben Lahbib et Victoria Coste
Photos : Noémie Deveaux



L'avancée : la Jordanie du Nord au Sud

On dit que l'alphabet arabe a été inventé sur ces terres où ont vécu plus de 14 civilisations différentes. Ces terres si riches d'histoire et de paysages disparates sont celles de la Jordanie. Récit de quelques jours passés à les arpenter.



1h30 du matin. Amman m'accueille dans sa nuit glaciale. Le brouillard s'est installé dans la nuit, éclairé par les lampadaires ambrés d'un aéroport perdu dans la périphérie de la capitale. J'attends l'aube pour réchauffer ma nuque et mon visage du pâle soleil matinal. Derrière la vitre du bus, j'observe l'atmosphère de ce nouveau pays avec des yeux emplis de curiosité et, pendant que la brume passe le relais au vent sablé, j'admire ces paysages plus vieux que le monde. Berceau des premières populations sédentaires, la capitale aura été tour à tour ammonite, assyrienne, nabatéenne, romaine, perse et anglaise jusqu'à son indépendance proclamée le 25 mai 1946. À cette époque, la ville était peu peuplée, mais l'intense afflux des réfugiés palestiniens, syriens ou irakiens a considérablement gonflé sa densité. C'est Ahmed qui me parle du sujet en premier. Il est ingénieur électrique et s'occupe des installations du nouvel hôpital de Jerash, à une demi-heure au Nord. S'ensuit le sujet de l'économie du tourisme en Jordanie. « *Je vais te montrer dans cinq minutes* », me dit-il avant de se rendre devant l'entrée des ruines antiques de Gerasa pour acheter un ticket à ma place : 0,5 JOD (Dinar jordanien) contre 8 JOD si j'avais personnellement été au guichet, la belle affaire ! Impossible pour moi de le rembourser, sa bonté m'en empêche.

Me voici dans les ruines d'une cité fondée à la fin du VI^e siècle av JC, fortement marquée par son appartenance romaine. Composée, entre autres, de la grande arche d'Hadrien, du célèbre forum ovale ou encore de ses deux incroyables théâtres, Gerasa est peuplée de vendeurs de pièces romaines « retrouvées » dans les ruines. Hassan est l'un d'eux, las de répéter ces mêmes actions chaque jour. Moi qui voulais redescendre à Amman dans l'après-midi, je lui propose de m'accompagner : proposition acceptée avec un plaisir visible. Nous partons après le déjeuner, allant à la rencontre de ses amis, marchands et tenancier de petits commerces, puis dans le cœur de la ville pour explorer les ruines de la citadelle et du vieux théâtre romain. Le soleil vient bientôt toucher les toits des habitations sur les collines, donnant leurs couleurs rosées et orangées aux pierres blanches de la ville. Je quitte Hassan à ce moment, nous ne nous reverrons plus, mais nous ne nous oublierons pas.

J'avance. Je pars pour Madaba le lendemain. La ville, réputée pour ses mosaïques, n'est pas très attrayante mise à part pour les férus d'archéologie. La veille j'ai eu vent du Mont Nébo, situé à quelques kilomètres à l'est de Madaba, culminant à 817 mètres et duquel on peut admirer la mer Morte bordant les côtes israéliennes. À mon arrivée, la brume qui s'élève au-dessus de la mer dissimule le panorama, mais la sensation d'être au-dessus du monde reste intacte.

Je poursuis ma route vers la mer Morte. Je tends mon bras gauche et un camion s'arrête. Dans ces moments, les formules de politesses locales apprises auparavant, les mots transparents et bien évidemment le langage corporel se font très importants : on essaye de se comprendre, on fait semblant, on ne fronce pas les sourcils. Après quelques rencontres, j'arrive à ma prochaine étape : le Wadi Mujib. D'une part, une roche aride, un grès coloré d'un teint rougeâtre et dessiné de strates jaunes, bleues et violettes grâce au temps et à la corrosion ; d'autre part, une rivière d'une eau translucide qui scinde cet immense bloc en deux. Le vent s'engouffre dans ces gorges à des kilomètres de là où il se libère, aux portes de la mer Morte. Il me rafraîchit.

J'avance encore. Un peu plus loin sur la route, je passe du temps à bavarder dans une caserne réunissant policiers, ambulanciers et pompiers. Le plus intimidant d'entre eux ira se poster au milieu de route, arme en main, pour qu'une voiture puisse m'emmener à ma prochaine destination. Je prends le chemin d'Al Karak et, pour arriver à cette ville historique des guerres saintes, je passe par des toiles de fond irréelles. Une plaine et une ligne droite séparent les terres fertiles de la mer morte des montagnes rocailleuses arides et désertiques.



J'avance toujours. Je repars en direction du sud. L'objectif du jour est al-Tafilah, cela me prendra plus de temps que prévu... Une voiture et le vieil homme qui la conduit s'arrêtent pour m'avancer quelques peu. Il m'explique se rendre à Mu'ta, dans la même direction que Tafilah. Aux abords de son village, il me propose un thé chez lui avant de repartir. J'accepte avec plaisir et respect, et me voilà présenté à ses trois fils. Leur anglais et le mien nous permettent de communiquer bien plus facilement qu'avec le patriarche. Le temps file et je vois s'ajouter autour de moi d'autres membres de la famille. Voici un oncle venu d'Amman, un autre de Ma'an avec son fils. L'interrogation dans mon regard est perçue par Younes, l'un des trois fils. « *Aujourd'hui est un jour spécial, un cousin est mort il y a quelques jours, nous nous réunissons*



pour aller à la cérémonie cette après-midi, mais nous mangeons tous ensemble avant. », m'explique-t-il. Quelque peu gêné, je lui apprends que je dois y aller et que je n'ai certainement pas ma place ici, en ce jour. Ce n'est pas de l'avis de la famille qui me rassoit sur ma chaise, m'intimant presque l'ordre de rester à boire le thé et à manger avec eux. Je m'exécute avec le sourire. Au menu : le *Mensaf*. Traditionnellement réalisé pour les jours de fêtes, il est préparé avec une quantité impressionnante de riz, auquel sont ajoutés des pignons de pin, des amandes et une tête d'agneau entourée d'autres bons morceaux de l'animal. Le tout est arrosé d'une sauce au yaourt à base de caillé de lait de chèvre et de graisse. On me dit d'utiliser ma main droite pour manger et, me voyant peiner à découper ma viande à trois doigts, tous se chargent de déposer les bons morceaux devant moi, un véritable régal.



L'heure vient pour moi de laisser cette famille poursuivre son deuil chaleureux et festif. Les émotions de ce partage nourrissent en moi ce sentiment de solidarité, religieuse ou non, que chacun a en soi. « *Dieu t'as mis sur ma route* » : cette phrase du père de famille résonne certes comme la parole d'un

prêtre, d'un imam, ou d'un rabbin, mais n'est-elle pas compréhensible de tous ? On me propose même de dormir à la maison mais le temps me manque si je veux voir l'autre moitié de la Jordanie. Un simple au revoir émotionnellement profond et un des fils me dépose à la sortie du village.

J'avance. Quelques pouces levés me déposent à al-Tafilah. J'arrive peu après dans cette cité nabatéenne veille de l'âge de fer, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, et qui fait la renommée de la Jordanie : la belle al-Betra ou Petra. L'entrée n'est certes pas donnée : 50 JOD pour les étrangers contre 1 JOD pour les Jordaniens. Mais ce poumon touristique de la Jordanie vaut son pesant d'or. J'entre par la vallée du Siq. Ce long corridor, étroit de quelques mètres et bordé d'immenses parois rocheuses, est en fait l'ancien lit de la rivière Wadi Moussa. Je remarque de part et d'autre du chemin de petits aqueducs creusés à même la roche et d'où, jadis, l'eau des crues de la rivière ruisselait jusqu'aux citernes de la ville. Je marche encore jusqu'à entrevoir des signes d'architectures, écrasées par un soleil de plomb : le *Khazneh*.



Agenda culturel du mois de mai

Alison Balsom & The English Concert à l'honneur au CRR

La célèbre trompettiste britannique Alison Balsom illuminera la salle de concert du Cemal Reşit Rey le **mardi 5 mai** à 20h. Avec son concert anglais, elle interprétera notamment des morceaux d'Haendel et Purcell. Les spectateurs pourront être bercés notamment par les mélodies suivantes :

La Tempête de M. Lock ; les suites *Fairy Queen* et *King Arthur* de H. Purcell ; et l'*Overture Atalante* de G.F Haendel.



Rendez-vous avec Zeynep Erol le 9 mai

Au sein du musée Istanbul Modern, la fameuse créatrice turque de bijoux Zeynep Erol sera l'invitée d'honneur

le **samedi 9 mai** dans le cadre du « Design rendez-vous » commençant à 16h précises. L'art et le design sont les deux thèmes phares du rendez-vous de ce mois-ci.

L'artiste Sarkis revient avec *Respiro* à l'occasion de la 56^{ème} Biennale de Venise

Du vendredi 9 mai au dimanche 22 novembre prochain, l'artiste contemporain Sarkis - de son vrai nom Zabunyan - qui se définit comme sculpteur d'espace, présentera son œuvre *Respiro* à la 56^{ème} Biennale de Venise, au sein de l'IKSV (İstanbul Kültür Sanat Vakfı).



Ne ratez pas la rencontre avec Hugh Jackman

Au Zorlu Center, trois jours seront dédiés au célèbre acteur australien Hugh Jackman, reconnu internationalement pour ses rôles dans *Les Misérables*, *X-men*, *Real Steel* ou encore *Australia* aux côtés de Nicole Kidman. **Du 30 mai au 17 juin prochains**, l'acteur se produira sur scène accompagné d'un orchestre complet et de nombreux danseurs. Dans le one-man show *Une soirée avec Hugh Jackman*, l'acteur revisitera des comédies musicales classiques telles que *Singin' in the Rain* ou encore *Guys and Dolls*.

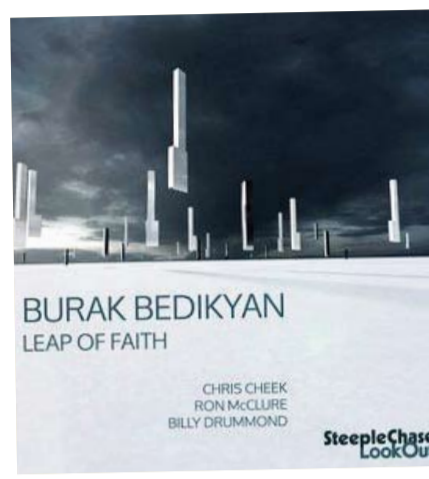


* S. B. L.

Agenda culturel NDS du mois de mai



Le groupe Burak Bedikyan American Quartet revient avec son second album *Leap of Faith*



Le **mardi 5 mai** à 19h30 se tiendra dans la salle de concert du lycée Notre Dame de Sion un concert du groupe Burak Bedikyan American Quartet. Le pianiste et compositeur du groupe, Burak Bedikyan, interprétera des morceaux de son second album *Leap of faith*, des compositions de ses propres soins. Il sera notamment accompagné de noms appartenant au monde du jazz tels que le saxophoniste et ténor John Ellis, le bassiste Ron McClure, et le batteur Gerald Cleaver.

Concert de musique classique avec Pierre Réach

Le pianiste Pierre Réach, aussi connu pour être le co-fondateur du festival *Piano-pic* et de l'Académie internationale G. Sebök, sera présent à Notre Dame de Sion pendant la soirée du **21 mai** pour donner un concert haut en couleurs. Au programme : l'interprétation de morceaux de Ludwig Van Beethoven et Robert Schumann.



Le soliste Dimitri Ashkenazy se fonde avec le groupe *Orchestra'Sion*

Le prodige islandais de la clarinette Dimitri Ashkenazy accompagnera le groupe d'*Orchestra'Sion*, et son chef d'orchestre Orçun Orçunsel le **mercredi 27 mai** au cours d'un concert de musique classique commençant à 19h30. Ensemble, ils interpréteront des morceaux de John Cage, Ahmet Adnan Saygun, Sir Edward Elgar, et Mozart.



* Sara Ben Lahbib

Douceur de vivre au Dolce Chantilly

S'échapper de Paris et se ressourcer au calme de vastes étendues de verdure mêlant élégance et sport. Direction le cœur de la forêt de Chantilly où se regroupent différents Golf mythiques tels que le *Lys de Chantilly*, le *Golf d'Apremont* ou encore le *Garden Golf de la forêt de Chantilly* au sein de l'hôtel Dolce Chantilly. C'est dans un cadre idyllique que ces derniers proposent des parcours d'exceptions ainsi que différentes activités dans une ambiance de détente et de convivialité.

Le Dolce : un domaine golfique éblouissant 200 chambres et suites, rénovées en 2008, combinant élégance et modernité, avec vue imprenable sur le parcours. Bâti au sein d'un immense parc mitoyen au célèbre château, le Dolce Chantilly est le lieu privilégié des golfeurs mais aussi de tous ceux qui souhaitent passer un séjour d'exception. L'hôtel accueille aussi des séminaires grâce à ses nombreuses salles de réunions et de congrès. La thématique équestre est récurrente à travers le complexe hôtelier en raison de la proximité d'un des plus beaux Polo Club d'Europe. *Le Dolce Chantilly* bordé par la nature et son 18 trous, plaît essentiellement aux amateurs de golf pour le calme qui règne à travers son parcours. Un habitué raconte qu'il y vient tous les week-end pour se « ressourcer et perfectionner son swing en pleine nature avec pour seul fond ambiant le chant des oiseaux ».

Ce golf dévoile donc un décor spacieux, qui invite à la sérénité tout en conservant des *Green* et des *Fairways* à la portée des plus aguerris. Pour les moins compétiteurs et les plus débutants, ce dernier propose un

Practice aquatique où les balles atterrissent dans l'eau.

Chantilly dévoile des parcours mythiques

Si certains aiment les belles balades, ils pourront toujours prolonger ce moment sportif sur les parcours voisins du Lys et d'Apremont. Effectivement, ces deux golfs sont réputés pour leurs parcours élégants et puissants dans la pure tradition anglo-saxonne et promettent un véritable plaisir de jeu tant pour les débutants que pour les confirmés.

Tout comme *Le Dolce*, *Le Lys*, propose différentes activités. Rénové en 2007 suite à l'arrivée de Xavier Niel, nouveau propriétaire de ce domaine de 120 hectares, ce dernier est le plus connu des golfs de Chantilly et s'est forgé sa réputation par sa clientèle prestigieuse et fidèle.

Et pour cause, Francis, golfeur et amateur de ce parcours depuis des années nous confie qu'il s'agit d'un « parcours majestueux, où le calme de la nature règne et où la complexité du 18 trous est au ren-

dez-vous », il affirme même y aller « très souvent » et y ressent « comme un air de vacances ».

La cerise sur le drapeau

Néanmoins, *Le Dolce* fascine par la qualité des activités qu'il propose. Il y en a pour tous les goûts ; du fitness, au terrain de football et de volley en passant par le Hammam, chacun y trouve son compte, particulièrement pour ces dames, un peu moins sportives qui préfèrent attendre le retour de leur mari au bord de la piscine extérieure.

Et pour cause, sur le plan gastronomique, ce dernier offre pour le midi, un buffet de qualité pour sa clientèle golfique. Pour ceux qui souhaitent se détendre le soir, le restaurant Donatello est par ailleurs ouvert aux clients qui ne sont pas de l'hôtel et propose ainsi une cuisine raffinée grâce aux multiples talents de son chef Dorian Wicart, lequel a débuté sa carrière dans le célèbre établissement : *La Tour d'Argent*. Au menu du Donatello, tartare de bar à



la framboise, avocat au satay, ris de veau succulents ou encore une mousse lactée et croustillant cacahuète, cœur passion, glace au poivre de Jamaïque.

Chantilly se range parmi les villes les plus convoitées de France en partie grâce à ses golfs qui accueillent une clientèle fidèle, mais aussi une autre toute nouvelle, soucieuse de découvrir un nouveau sport à la mode. Une activité certes méconnue à l'époque du roi Louis XIV qui, après avoir pu goûter aux délices de la crème Chantilly lors de son passage au Château, aurait très certainement apprécié le plaisir de pouvoir fouetter une balle du golf.

* Daniel Latif

Ardan Özmenoğlu du 16 avril - 17 mai 2015

galeri *ikayda*





TÜRKİYE İÇİN VAR MISIN?

FRANSA'da yaşayan vatandaşlarımız **08-31 Mayıs 2015** tarihleri arasında 6 konsolosluk bölgesinde, **7 Haziran 2015** tarihine kadar da Türkiye'deki gümrük kapılarında oylarını kullanabilecekler.



PARİS : 44 Rue De Sevres 92100 Boulogne - Billancourt. STRAZBURG : 10, Rue Auguste Lamey 67000 LYON : 87, Rue De Seze 69006 MARSİLYA : 363, Avenue Du Prado 13008
NANTES : 20 Quai François Mitterand 44200 BORDEAUX : 29, Allée De Chartres, 33000

YSK SEÇMEN ÇAĞRI MERKEZİ
+90 444 9 975
KONSOLOSLUK ÇAĞRI MERKEZİ
+33 180146335

www.ysk.gov.tr
secim.ytb.gov.tr



T.C. BAŞBAKANLIK
YURTDIŞI TÜRKLER
VE AKRABA TOPLULUKLAR BAŞKANLIĞI



La droite selon Sarkozy

Après la large victoire de l'union de droite UMP-UDI aux élections départementales, Nicolas Sarkozy, le président de l'UMP, est désormais déterminé à lancer une refonte de son parti et de la droite française sur le modèle de ce succès. Reste à savoir quelle forme prendra cette nouvelle droite version Sarkozy.

Une nette victoire aux départementales

« L'alternance est en marche, rien ne l'arrêtera », tels ont été les mots de Nicolas Sarkozy aux victoires du premier et du second tours des élections départementales. Cette phrase, en effet, en dit long sur l'ambition du président de l'UMP, qui vise à présent clairement la reconquête de l'Élysée. De fait, après la victoire de l'UMP aux élections municipales et départementales, l'alternance est en marche au moins au niveau local et reste assimilée au retour de Sarkozy en politique et à la tête de l'UMP.

Si tant du côté de l'UMP que des alliés du centre on partage la satisfaction de la victoire, des voix s'élèvent désormais pour réclamer la construction d'un projet de transition viable et novateur. C'est le cas du président du MoDem, François Bayrou : « Je ne pense pas qu'un vote sanction soit un vote d'adhésion. L'adhésion, il faut la construire », ou encore de Bruno Le Maire (UMP) « La gauche échoue sur tout. Mais il ne faut pas faire preuve de triomphalisme car cette victoire nous met

de lourdes responsabilités sur les épaules ». Ce projet commun devrait d'ores et déjà être éprouvé à l'occasion des prochaines élections régionales de décembre, où le scrutin proportionnel devrait largement favoriser le Front national qui reste le grand rival de cette alliance de droite républicaine.

Après la victoire, l'alternance

À ce sujet, Nicolas Sarkozy entend s'appuyer sur le « projet républicain d'alternance » qu'il prépare et qu'il veut être « un projet fort, réaliste et profondément nouveau ». Ce projet devra d'ailleurs être approuvé au congrès fondateur de l'UMP de la fin mai qui dotera le parti d'un nouveau nom, de nouveaux statuts et de nouveaux cadres locaux. À cette occasion, l'ancien président devra, en plus d'imposer son projet politique, faire la différence face à ses rivaux de l'intérieur du parti. Ainsi, même si pour l'instant Nicolas Sarkozy et l'UMP surfent sur la

vague de désaveu des électeurs à l'égard du pouvoir exécutif, cela ne reste qu'une des conditions nécessaires à une alternance politique globale qui doit à présent définir sa base idéologique et désigner ses cadres.

Concernant plus particulièrement la vision de Nicolas Sarkozy de ce nouveau projet politique, sa priorité est de changer le nom du parti essentiellement pour tourner la page de l'affaire Bygmalion.

D'après la rumeur, le choix de Nicolas Sarkozy semble actuellement se porter sur l'appellation « les Républicains ». Rien d'étonnant puisque la république représente en effet une des notions

au cœur de son nouveau projet politique. Elle est pour lui « la grande question politique d'aujourd'hui » qu'il oppose à la simple démocratie. « La démocratie, c'est le multipartisme, les élections libres, la liberté d'expression, les droits de l'Homme. C'est fondamental mais la



République, c'est autre chose. (...) La démocratie peut être compatible avec le communautarisme. La République non ! La République ne reconnaît aucune communauté, ni aucune minorité parce que la République ne reconnaît que des citoyens égaux en droits et en devoirs. Dans la République, il n'y a qu'une seule communauté qui vaille, c'est la communauté nationale. »

Ce terme de « Républicains » présenterait d'autres avantages, comme celui de rappeler l'ancrage atlantiste et néo-conservateur de Nicolas Sarkozy et d'imposer ce courant au sein de la droite française. De plus, cette terminologie pourrait lui permettre de consacrer une différenciation entre la droite républicaine et l'extrême-droite, considérée par l'ensemble du champ politique comme « non-républicaine ».

* Thomas Nicod

Le regard de Yasemin Inceoğlu sur la détresse des Turques

Les récents chiffres annoncés par les associations féministes et le ministère de la famille ont mis en exergue l'augmentation inquiétante de l'insécurité des femmes en Turquie : 300 homicides à l'encontre des femmes auraient été commis l'année dernière et la part des femmes qui seraient victimes de violences domestiques atteindrait 40%. Une violence qui s'inscrit dans un contexte où la population féminine de Turquie subit, dans de nombreux domaines, un net déficit de considération. Le docteur Yasemin Inceoğlu, professeur à l'université de Galatasaray, nous livre quelques éclaircissements sur le sujet.



Actuellement, quelle est la position des femmes en Turquie ?

La Turquie est un pays où les femmes sont opprimées par la violence, y compris de la part de la police, mais aussi par le manque d'éducation, la pauvreté, le chômage et au niveau de l'accès aux soins de santé. De même, le ratio de représentation des femmes au Parlement, dans les administrations locales, la justice, les partis politiques et les associations reste très faible. Des normes patriarcales prédominent toujours dans la société turque, particulièrement à l'intérieur de la famille, où elles conservent un impact fort sur les relations entre maris et femmes. Un proverbe local populaire est un reflet de ces normes qui tolèrent la violence familiale : « Après tout, il est votre mari ; il peut à la fois vous aimer et vous battre ». En outre, les normes sociales intériorisées qui alimentent la violence familiale poussent les femmes à croire qu'elles l'auraient « d'une façon ou d'une

autre manière ». En Turquie, beaucoup d'actes de violence impliquent des pratiques traditionnelles, y compris « les crimes d'honneur ». Quelques femmes qui se sont apparemment suicidées ont en fait été tuées ou forcées de se tuer par des membres de leur famille.

Les associations féministes ont invité les femmes à briser le silence sous le hashtag « #sendeanlat » (« toi aussi raconte »). Quels outils existent pour permettre aux femmes de s'exprimer à ce sujet ? Est-il difficile pour une femme de dénoncer ces actes en Turquie ?

Les femmes en position de victime trouvent difficile l'accès aux mécanismes légaux et institutionnels pour obtenir de l'aide, parce qu'elles ne croient pas que s'appuyer sur ces institutions puisse changer quoi que ce soit. Par exemple, la police encourage souvent des femmes abusées à retourner à la maison et à résoudre ce problème "privé" avec leur famille. La violence sexuelle, en particulier le viol, est un crime tabou à tel point que les gens préfèrent prétendre qu'il n'existe pas plutôt que d'y répliquer. Aussi une victime de viol, contrairement à d'autres crimes, subit la violence en elle-même. En dehors des dommages corporels visibles et considérables, la victime est exposée à d'innombrables traumatismes mentaux. Ces femmes, après leur agression, ont trois fois plus de chances de souffrir de dépression, six fois plus de connaître un

état de stress post-traumatique, et quatre fois plus d'envisager le suicide. Le plus triste dans tout cela, c'est la crainte ou la honte que la société fait peser sur la victime. C'est ainsi que seulement 15 % des viols et 12 % des tentatives de viol sont rapportées. Toutefois, en utilisant le hashtag #sendeanlat, les femmes ont pu dévoiler leurs expériences de violence, d'intimidation et de harcèlement, ainsi que les tactiques qu'elles ont employées pour les éviter, comme porter une alliance ou descendre d'un bus plus tôt pour éviter d'être le dernier passager. En réalité, pour autant que je me souvienne, c'était la première grande campagne médiatique en Turquie.



La consternation fut unanime au sein de la sphère politique, peut-on espérer de réelles avancées concernant les droits et la protection des femmes dans le futur ?

Premièrement, les femmes turques doivent rappeler à la Turquie ses engagements internationaux, et ses obligations de soutenir les droits de l'homme et de la femme reconnus dans les traités et qui incluent leurs droits reproducteurs et sexuels. La Turquie prend entre autre part au Pacte international relatif aux droits civils et politiques, au Pacte international aux droits économiques, sociaux et culturels, et à la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination contre les femmes. Tous ces traités ont été interprétés par des organismes des droits de l'homme de l'ONU afin d'y inclure la santé reproductive et sexuelle, l'accès garanti à l'avortement, et l'accès aux services de santé de base accessibles pour toutes les femmes. Avec le support des ONG, les organisations de femmes s'efforcent de faire appliquer les droits de l'homme et de la femme en Turquie ; de mettre un terme aux violences faites aux femmes ; de fournir l'enseignement et la sécurité sociale à tous ; d'assurer la représentation politique des femmes ; et de leur donner l'occasion de contribuer à la vie publique et de gagner des salaires équivalents à ceux des hommes, entre autres.

* Propos recueillis par Emelyne Messé